

La version finale de ce texte a paru dans *Manuscrito*, IX, N° 2 (octobre 1986), p. 125-156.

POPPER, HAYEK ET LA QUESTION DU SCIENTISME*

par Robert Nadeau

Département de philosophie
Université du Québec à Montréal

*En établissant la présente version de mon texte, j'ai bénéficié des remarques, critiques et commentaires, nombreux et fort utiles, de plusieurs de mes étudiants et collègues, entre autres Diane Beauséjour, Gérald Lafleur, Claude Panaccio et François Tournier. Je ne peux que les en remercier vivement. L'auteur n'en assume pas moins seul toute erreur qui s'y trouve peut-être encore.

1.- Popper interlocuteur de Hayek

Parmi les excellentes études qui ont récemment été consacrées aux facettes diverses et multiples du système philosophique de Karl Popper, plusieurs ont tenté d'attirer l'attention sur certaines questions méthodologiques intéressant plus spécifiquement la philosophie des sciences sociales. Jarvie, par exemple, consacre une étude à tirer au clair ce qu'il croit avoir été la position exacte de Popper sur la question de l'éventuelle différence de méthode entre sciences naturelles et sciences sociales¹. S'il lui semble qu'une telle étude soit encore nécessaire aujourd'hui, c'est, entre autres, parce que l'ouvrage dans lequel Popper a principalement développé sa réponse, soit *The Poverty of Historicism*², a été l'objet d'une «extraordinaire mise à l'écart». Pourtant, on ne peut passer sous silence qu'au moment où nous nous situons maintenant, plusieurs des problèmes auxquels Popper a consacré temps et énergie ont par la suite été repris par d'autres dans diverses analyses, soit pour clarifier le sens et la portée des solutions avancées par Popper, soit encore pour en marquer les limites, voire en identifier les déficiences³.

Pendant, aucune étude n'a jusqu'ici tenté de faire le point sur les rapports, aussi bien biographiques qu'intellectuels, entre Popper et ce penseur de tout premier plan, prix Nobel d'économie pour l'année 1974, qu'est Friedrich August von Hayek. L'important n'est certes pas qu'ils soient tous deux Viennois d'origine, ni que l'un et l'autre aient voulu marquer leur amitié réciproque en se dédiant un ouvrage⁴, mais plutôt qu'ils aient entrepris l'un avec l'autre un dialogue philosophique de grand intérêt. J'entends amorcer ici cette analyse. Mon ambition n'est pas de discuter toutes les dimensions de ce qui prendra l'allure d'une controverse, mais plutôt d'en présenter les enjeux. J'ai choisi de le faire en forçant l'attention sur un concept qui a dans l'oeuvre de Hayek à peu près le même statut que le concept d'historicisme dans celle de Popper. Or il se trouve que ce concept joue également un rôle, important mais inanalysé jusqu'ici, dans la philosophie des sciences sociales défendue par Popper. J'aimerais montrer que, pour Popper comme pour Hayek, la question du scientisme concerne la nature épistémologique et méthodologique du savoir que permettent d'acquérir les sciences sociales. Mais plus encore, j'aimerais

¹ I.C. Jarvie, «Popper on the Difference between the Natural and the Social Sciences», in Paul Levinson (ed.), *In Pursuit of Truth. Essays in Honor of Karl Popper's 80th Birthday*, with forewords by Isaac Asimov and Helmut Schmidt, Atlantic Highlands, N. J.: Humanities Press, et Sussex, G.-B.: Harvester Press, 1982, p. 83-107.

² Je citerai cet ouvrage de Popper dans le texte de la traduction française qu'en a donnée Hervé Rousseau sous le titre *Misère de l'historicisme* (Paris: Plon, 1956). On trouvera plus loin dans mon texte plus de détails sur la publication de cet ouvrage.

³ Cf. par ex. les douze (12) études composant l'ouvrage publié sous la direction de Gregory Currie et Alan Musgrave, *Popper and the Human Sciences* (Dordrecht: Martinus Nijhoff Publ., 1985). La liste des articles et ouvrages cités (cf. Bibliography, p. 205) permet de constater à quel point la pensée de Popper est à l'oeuvre dans la philosophie des dix ou vingt dernières années.

⁴ Hayek dédie à Popper *Studies in Philosophy, Politics, and Economics* (Chicago: University of Chicago Press, et Londres: Routledge and Kegan Paul, 1967), dont le chapitre 2 est intitulé «The Theory of Complex Phenomena», un texte que Hayek avait écrit pour *The Critical Approach to Science and Philosophy*, un ouvrage dont la publication fut dirigée par Mario Bunge en hommage à Popper (New York: The Free Press of Glencoe, et Londres: Collier Macmillan, 1964, p. 332-349). Popper lui avait précédemment dédié *Conjectures and Refutations: the Growth of Scientific Knowledge* (Londres: Routledge and Kegan Paul, et New York: Basic Books, Inc., 1963).

faire voir que sur cette question, et tout particulièrement sur celle du statut de la science économique dans le système général des sciences empiriques, la thèse défendue par Hayek contraste avec celle qui est soutenue par Popper. Empruntant la voie du comparatisme, l'enquête épistémologique est non seulement à même de révéler l'originalité de la position de l'un et de l'autre à ce chapitre, mais cette voie est également privilégiée pour parvenir à cerner sur quels points exactement la pensée de l'un aussi bien que celle de l'autre est la plus hardie. Or il en va ici de la philosophie comme il en va de la science empirique: n'ont véritablement d'intérêt que les affirmations risquées. J'aimerais faire voir que, sans avoir versé dans la témérité, Popper a, dans ce débat philosophique capital mais jusque-là passé sous silence, fait preuve d'audace. J'aimerais donner à voir également que Hayek a servi à Popper des arguments que ce dernier n'a pas réfutés, et donc que Hayek a, dans la philosophie des sciences sociales, étayé une position tout aussi exposée que celle de Popper et que ne paraissent pas avoir sapée les assauts répétés de la critique poppérienne pourtant fort perspicace.

Si je crois cette analyse nécessaire, c'est que l'on a jusqu'ici insuffisamment mis en lumière, me semble-t-il, l'influence que la pensée philosophique de Hayek a exercée sur celle de Popper. Cette influence s'est en fait exercée comme s'exerce une pression: elle a créé pour Popper rien de moins que la nécessité de mettre au point sa philosophie des sciences sociales. Il me faut donc montrer que *Misère de l'historicisme* comporte tout au long de l'argumentation qui y est développée une relation serrée aux thèses de Hayek, et tout particulièrement à celles qui sont exposées dans *Scientisme et sciences sociales*⁵. Certes, on a déjà rappelé que c'est au printemps de 1936, dans le cadre du séminaire que Hayek animait à la *London School of Economics*, que Popper présenta les arguments qu'il publiera plus tard sous le titre *The Poverty of Historicism*⁶. En fait, les choses se passèrent différemment et une information plus complète peut être glanée dans l'oeuvre de Popper lui-même. En effet, dans la version anglaise qu'il publia pour la première fois sous forme de livre en 1957 à Londres chez Routledge and Kegan Paul Ltd., Popper ajouta une «*Historical Note*» que ne comporte malheureusement pas la version publiée également sous forme de livre en traduction française chez Plon en 1956. Cette note nous apprend que c'est au cours de l'hiver 1919-20 que Popper arrêta la thèse centrale de ce livre dirigée contre la croyance superstitieuse en un destin historique de l'humanité. Cette thèse affirme qu'il est impossible de prédire le cours futur de l'histoire par quelque moyen que ce soit, scientifique ou non, argument qui est schématisé dans la préface de ce livre mais qui ne sera pleinement élaboré qu'à la faveur de la rédaction du *Postscript*⁷. Dans la même note, Popper nous informe qu'il a esquissé par écrit l'essentiel de son texte au cours de l'année 1935, donc très probablement en allemand, et que ce texte fut lu pour la première fois à Bruxelles au cours d'une réunion privée tenue chez son ami Alfred Braunthal⁸. Ce n'est qu'un peu plus

⁵ Je citerai cet ouvrage dans le texte de la traduction française qu'a établie Raymond Barre (Paris: Plon, 1953). La suite de mon analyse replacera cette publication dans son contexte. L'édition française indique que «l'essai présenté ici est tiré de: F.A. Hayek, *Scientism and the Study of Society* (Glencoe, Illinois: The Free Press, 1952)». Cela n'est pas tout à fait exact (voir la note 16 plus loin).

⁶ Cf. E.H. Gombrich, «The Logic of Vanity Fair», in P.A. Schilpp, ed., *The Philosophy of Karl Popper* (La Salle, Ill.: Open Court, 1974), p. 927.

⁷ Cf. *The Open Universe. An Argument for Indeterminism*, vol. 3 du *Postscript to the Logic of Scientific Discovery*, publié par W.W. Bartley, III (Totowa, Ill.: Rowman and Littlefield, 1982), sections 81 à 83. Pour la traduction française, cf. *L'Univers irrésolu. Plaidoyer pour l'indéterminisme*, traduit par Renée Bouveresse (Paris: Hermann, 1984), p. 53 - 66.

⁸ Cf. *La Quête inachevée* (Paris: Calmann-Lévy, 1981), section 24, p. 163-171.

tard que le même texte, vraisemblablement rédigé cette fois en anglais, fut présenté dans le cadre du séminaire qu'animait Hayek à la *London School of Economics*. Si l'on s'en remet à ce que nous dit Popper, il s'agit là de la toute première rencontre entre Hayek et lui-même: c'est à cette occasion que se noua une amitié qui dure toujours, une relation qui, peut-être justement parce qu'on la sait extrêmement positive, a empêché que l'on voie que chacun défend une philosophie des sciences sociales qui est, à bien y regarder, aux antipodes de celle de l'autre. L'expression n'est pas trop forte: on en jugera en fin de parcours.

Mais revenons d'abord pour un temps à cette relation d'amitié qui s'installa rapidement entre Hayek et Popper. On trouve dans l'autobiographie de Popper de nombreux renseignements de détail concernant les événements précis qui l'amènèrent à se lier avec Hayek. Alors que c'est Woodger qui suggéra à Popper de poser sa candidature à un poste offert à l'Université de Nouvelle-Zélande, quelqu'un d'autre, «peut-être Hayek» nous dit Popper, l'introduisit auprès de ceux qui étaient susceptibles de l'appuyer dans ses démarches pour obtenir un poste à l'étranger à titre d'exilé politique. Popper nous informe également qu'au fameux séminaire du printemps 1936 assistèrent non seulement Ernst Gombrich et G.L.S. Schackle, mais aussi Lionel Robbins. Il nous apprend aussi que l'intérêt de Hayek pour sa *Logik der Forschung* date de 1935. On y note enfin non seulement que Popper se lia davantage avec des non-philosophes mais qu'il se lia de manière privilégiée avec des économistes: à part le nom de Hayek et de Robbins, Popper mentionne également celui de Terence Hutchison⁹.

Dans l'histoire des rapports intellectuels qu'entretenaient Hayek et Popper, on peut donc convenir que *Misère de l'historicisme* joua un rôle essentiel. Mais ce qu'on pourrait appeler «la petite histoire» de cet ouvrage ne s'arrête pas là. Ce texte que, dans son autobiographie, Popper n'hésite pas à classer « parmi les plus indigestes de (ses) écrits »¹⁰ fut présenté pour publication à *Mind*, qui le refusa. On ne sait cependant ni à quel moment précis ce texte fut envoyé à ce prestigieux périodique, ni quels motifs furent invoqués pour le refuser. Le contexte dans lequel Popper fait la narration de cet épisode laisse entendre néanmoins qu'il se pourrait fort bien que ce soit d'abord, sinon exclusivement, pour des raisons de style, puisqu'à l'époque, Popper semblait très mal maîtriser la langue de Shakespeare. Popper prit sur lui de soumettre son texte à *Economica*, périodique que dirigeait Hayek. Hayek fut apparemment enchanté que Popper lui soumette ce texte et il accepta de le publier. Comme on le sait, le texte de Popper y parut en trois parties¹¹. Et ce n'est qu'en 1954 que ce texte fut republié sous forme de livre, d'abord dans une traduction italienne, suivie deux ans plus tard d'une traduction française¹². La première édition anglaise du texte sous forme de livre date de 1957, et elle constitue, par rapport à l'édition française, une version revue et augmentée. Les éditions ultérieures ont, elles aussi, apporté des corrections mineures au texte. Je termine cette mise en contexte en rappelant que si, comme il l'affirme, Popper est redevable à

⁹ Ibid.

¹⁰ Ibid., p. 163.

¹¹ Cf. *Economica*, N.S., vol. 11 (1944), n° 42, p. 86-103 et n° 43, p. 119-137; vol. 12 (1945), n° 46, p. 69-89. Certaines coupures furent apparemment apportées au texte lors de cette première publication.

¹² Une note de l'éditeur français nous informe que les trois articles parus dans *Economica* «ont été remaniés et augmentés par Popper» à l'occasion de la publication de cette traduction (p. vii).

Gombrich et à Hayek de lui avoir trouvé un éditeur pour *The Open Society and its Enemies*¹³, il est pleinement redevable à Hayek de lui avoir obtenu un poste de professeur à la *London School of Economics*.

Je m'en voudrais cependant de laisser croire que la relation de Hayek à Popper est d'abord anecdotique et qu'elle fut purement de circonstance. En fait, jusqu'à ce que Hayek démissionne de la *London School of Economics and Political Science* en décembre 1949, il y eut entre ces deux penseurs un échange de vues sur le statut méthodologique des sciences sociales qui fera l'objet de la suite du présent exposé. Partons du fait que si Popper considère que *La Société ouverte et ses ennemis* constitue un ouvrage plus important que *Misère de l'historicisme*, c'est avant tout dans ce dernier ouvrage que sont défendues les positions les plus fermes concernant ce que doivent être les sciences sociales comme sciences empiriques. Les deux ouvrages sont, du reste, nés de considérations liées à la théorie de la connaissance scientifique exposée dans *La logique de la découverte scientifique*¹⁴. En choisissant de baptiser «historicisme» une certaine conception méthodologique des sciences sociales, Popper entendait faire fond sur un problème philosophique réel, voire fondamental, tout comme il entendait «éviter les équivoques purement verbales», convaincu qu'il était que personne ne serait tenté de demander si l'un quelconque des arguments qu'il discute dans *Misère de l'historicisme* «appartient réellement, proprement, ou essentiellement à l'historicisme, et ce que le mot «historicisme» signifie réellement, proprement, ou essentiellement»¹⁵. Concernant l'interprétation des thèses soutenues par Popper sur l'ensemble des questions afférentes à sa philosophie des sciences sociales, je crois même que l'on peut risquer une hypothèse nouvelle qui devrait permettre d'en redécouvrir la trame de fond. On peut soutenir, me semble-t-il, que *Scientisme et sciences sociales* et *Misère de l'historicisme* développent des argumentations qui se répondent l'une à l'autre -- même s'il n'en semble rien quand on lit l'ouvrage de Hayek -- et que la compréhension des thèses défendues par Popper dans son ouvrage se trouve grandement éclairée quand on les compare à celles que soutient Hayek dans le sien.

Mais avant de commencer la véritable enquête philosophique qui me semble s'imposer, j'aimerais mettre de nouveau en relief certains aspects purement événementiels concernant cette fois l'ouvrage principal de Hayek dont j'entends me servir dans l'analyse comparative qui suivra. *Scientism and the Study of Society* constitue maintenant la première partie de *The Counter-Revolution of Science*, ouvrage publié par Hayek en 1952¹⁶. En fait, l'histoire bibliographique de ce texte ressemble par certains côtés à celle du livre de Popper. En effet, avant de paraître comme première partie d'un livre, le texte de Hayek a d'abord paru en trois parties, comme celui de Popper, et dans la même revue, *Economica*, entre 1942 et

¹³ Je citerai cet ouvrage dans le texte de la traduction française incomplète mise au point par Jacqueline Bernard et Philippe Monod, *La Société ouverte et ses ennemis*, 2 vols (Paris: Seuil, 1979).

¹⁴ Traduction française de Nicole Thyssen-Rutten et Philippe Devaux, préface de Jacques Monod (Paris: Payot, 1973). Cette précision se trouve à la section 24 de l'autobiographie de Popper.

¹⁵ Cf. Introduction, p. xvi.

¹⁶ *Scientisme et sciences sociales. Essai sur le mauvais usage de la raison*, est la traduction de la première partie de l'ouvrage intitulé *The Counter-Revolution of Science. Studies on the Abuse of Reason* (Glencoe, Ill.: The Free Press, 1952). La deuxième partie, qui donne son titre au livre, a d'abord paru, tout comme la première, dans *Economica* (VIII, 1941). Quant à la troisième étude qui compose l'ouvrage («Comte and Hegel»), elle a d'abord paru dans *Measure* en juin 1951. Pour être tout à fait précis, il faut souligner que Hayek nous prévient en préface que l'ouvrage qu'il publie en 1952 constitue une version légèrement remaniée et augmentée de ses trois précédents textes.

1944, soit immédiatement avant que Hayek n'y publie le manuscrit de Popper. Mais dans ce texte qui deviendra dix ans plus tard la première partie d'un livre, le nom de Popper n'est mentionné qu'une seule fois, et de manière tout à fait incidente, lorsqu'en note Hayek renvoie «ceux qui souhaitent poursuivre l'étude des questions discutées dans la dernière section» -- (il se réfère ici à la section IX, intitulée «Direction "consciente" et croissance de la raison») -- à «plusieurs ouvrages importants, parus depuis la première publication de ce texte»¹⁷. Plus précisément, Hayek renvoie ses lecteurs à Sapir, G. Ryle, M. Polanyi et à *The Open Society and its Enemies*, ouvrage qui, grâce à son intervention directe, parut à Londres en 1945¹⁸. On peut par ailleurs penser que si Hayek n'y mentionne d'aucune façon *Misère de l'historicisme*, c'est que ce texte n'existait à l'époque qu'à l'état d'articles de revue.

Toutefois la situation n'est pas la même dans *Misère de l'historicisme* puisque Hayek y tient une place plus facile à identifier. Malgré cela, il n'est pas aisé d'apercevoir que sur plusieurs des questions épineuses qu'étudie Popper, son principal interlocuteur est nul autre que Hayek lui-même, ce qui n'a, me semble-t-il, jamais été mis en évidence jusqu'ici malgré que ce soit, comme j'entends le faire voir, un aspect important de cet ouvrage philosophique. En effet, dans son livre, Popper prend acte du fait que les questions d'ordre méthodologique intéressent au plus haut point ceux qui font de la recherche en sciences sociales. Il note également qu'à défaut d'avoir trouvé leur Galilée, les sciences sociales n'en discutent pas moins leur statut épistémologique propre en supposant ou en présupposant qu'elles se doivent d'emprunter la voie des sciences qui ont réussi, c'est-à-dire les sciences physiques¹⁹. Il est essentiel de noter que, dans cette argumentation, Popper accorde un statut particulier à la science économique. Ce statut tient au fait que, selon Popper, s'il est vrai que les nombreux essais faits délibérément pour «imiter la méthode expérimentale de la physique»²⁰ n'ont, tout compte fait, donné que peu de résultats²¹ et amené beaucoup de déceptions, il en va tout autrement pour l'économie. De plus, ne se contentant pas d'être négatif à l'égard de cette «méthode de misère» qu'est l'historicisme et voulant afficher clairement à quelle enseigne il loge, Popper affirme que les méthodes qui ont été «fécondes» en sciences sociales sont celles qui ont fait place à la «*piecemeal technology*», à la «mentalité technologique» appliquée à la résolution de problèmes pièce à pièce²².

¹⁷ *Op. cit.*, p. 138, n. 92.

¹⁸ L'édition française dit faussement 1946.

¹⁹ *Op. cit.*, Introduction, p. xiii.

²⁰ *Ibid.*

²¹ Sauf, affirme Popper, pour un temps du moins, en psychologie. *Ibid.*, p. xiv.

²² Le traducteur français a choisi de rendre «*piecemeal technology*» par «technologie opportuniste» (section 20, p. 62). Ce choix ne me semble pas judicieux. La justification qui en est faite en p. 181 me paraît insuffisante. Popper utilise ce terme pour qualifier ses conceptions personnelles: il n'y a donc pas lieu de rendre ce terme par un terme «souvent employé par les totalistes en un sens péjoratif (...) pour exprimer leur mépris pour les demi-mesures», mais plutôt par un terme, une expression ou une périphrase affichant le parti pris nettement *réformiste* de Popper. Le mot «réforme» justement, opposé à «révolution», connote l'idée d'amélioration progressive, morceau par morceau. C'est cette façon de procéder que Popper oppose aux approches globales.

C'est ce parti pris méthodologique ouvertement affiché qui amène Popper à affirmer que les sciences sociales «devraient chercher (leur) Galilée ou (leur) Pasteur» plutôt que leur Newton ou leur Darwin²³, Galilée représentant pour la physique et Pasteur pour la biologie²⁴ les initiateurs d'une série ininterrompue de succès prodigieux dans le champ du savoir scientifique. Mais là encore, Popper prend bien soin de démarquer l'économique des autres sciences sociales, car il ajoute en note: «On doit admettre, cependant, que l'économie mathématique montre qu'une science sociale au moins a traversé sa révolution newtonienne»²⁵. On peut difficilement refuser de voir que la question qui préoccupe Popper est exactement la même que celle qui intéresse Hayek, à savoir la question de l'applicabilité en sciences sociales des méthodes mises au point en sciences physiques. Les deux s'intéressent donc du même coup au débat mettant aux prises les partisans de l'unité méthodologique, voire de l'unicité épistémologique de toutes les sciences empiriques, aux partisans de la spécificité méthodologique et épistémologique des sciences sociales. À ce propos, la thèse centrale soutenue par Popper, une thèse qui a certainement pu être considérée comme très osée à l'époque, est à mettre en rapport immédiat avec les idées développées et publiées dès 1934 dans la *Logik der Forschung*. Car la réponse à la question de savoir si la physique mathématique et l'économie politique procèdent de la même logique méthodologique, et donc de savoir si sciences sociales et sciences de la nature sont des savoirs épistémologiquement similaires ou équivalents, dépend inévitablement des conceptions que l'on se fait des méthodes de la physique²⁶. Alors que, comme on le verra, Hayek prend une position nettement «antinaturaliste», au sens que Popper donne à ce terme dans le contexte qui est celui de *Misère de l'historicisme*, Popper, pour sa part, adopte clairement un point de vue «pronaturaliste» à l'égard des sciences sociales. C'est pourquoi je soutiendrai que si l'adversaire avoué de Popper sur ces questions est bien l'historiciste, le contradicteur inaperçu de Popper est celui qui, *parce qu'il se méprend sur ce que sont réellement les méthodes de la science physique* (c'est la propre formulation de Popper), rejette ces méthodes comme étant proprement inapplicables en sciences sociales: or, sans trancher maintenant la question de savoir si Hayek est réellement l'objet d'une telle méprise, on peut penser que, si d'aventure la thèse de Hayek s'avérait correspondre à celle attaquée par Popper, il serait plausible de voir en lui l'interlocuteur privilégié de Popper dans cette controverse. Car c'est bien Hayek qui oblige Popper à parler de «scientisme», et Popper prend position sur cette question en se référant explicitement aux positions adoptées par Hayek concernant le statut épistémologique des sciences sociales. C'est pourquoi, avant d'exposer et d'analyser les propos de Popper, un détour par Hayek se révèle nécessaire.

2.- Hayek et la critique radicale du préjugé scientiste

Quelques remarques s'imposent d'abord sur le sens arrêté du mot «scientisme», terme par lequel Hayek entend désigner «le mauvais usage de la raison» dans l'élaboration des sciences sociales²⁷. Hayek

²³ *Op. cit.*, p. 64.

²⁴ Cf. Introduction, p. xiii: «... Pasteur, ce Galilée de la biologie...»

²⁵ *Op. cit.*, p. 160, n. 3.

²⁶ Cf. Introduction, p. xiv.

²⁷ C'est le sous-titre adopté par Hayek pour l'ensemble de l'ouvrage et non pas seulement pour la première

entend parler de «préjugé scientifique» en sciences sociales «toutes les fois que nous aurons affaire non à l'esprit général de la recherche désintéressée, mais à l'imitation servile de la méthode et du langage de la Science»²⁸. Pour comprendre le sens de ce que Hayek entend par «scientisme»²⁹, il nous faut donc d'emblée tenter de cerner le sens d'un autre terme, central, sur lequel Hayek prend bien soin d'attirer notre attention en utilisant délibérément la majuscule. Écrit avec une majuscule, «Science» réfère pour Hayek non pas à l'activité ou encore à l'esprit scientifiques conçus dans toute leur généralité abstraite, c'est-à-dire considérés hors de tout contexte historique, mais plutôt à ce que le mot «science» en est venu à signifier «dans son sens moderne et étroit». Le terme «scientisme» désigne donc pour Hayek une certaine façon de concevoir ce qui fait la scientificité de la science, une façon de voir qui n'a pas toujours existé et qui est susceptible de se modifier avec le temps. S'il insiste pour dire que cette conception épistémologique est moderne, donc relativement récente, c'est parce qu'on en peut retracer l'origine dans les écrits du dix-neuvième siècle, quoique ce concept de la science, suivant Hayek toujours, soit apparu comme tel au dix-huitième siècle. Et s'il insiste par ailleurs pour dire que cette conception est étroite, c'est qu'à cette époque s'est opérée dans les milieux scientifiques une restriction des domaines de recherche susceptibles d'être considérés comme authentiquement scientifiques. C'est à cette époque, en effet, que l'on a commencé de considérer que seules des disciplines comme les sciences physiques et biologiques pouvaient aspirer au titre de plus en plus prestigieux de «sciences». Hayek fait incidemment remarquer que cette restriction n'est advenue qu'à la faveur de la séparation nette de deux sortes de disciplines intellectuelles qu'on a voulu clairement distinguer, opposer, voire même cloisonner, à savoir la science et la philosophie. Sans reprendre l'analyse extrêmement bien documentée de Hayek sur cette question, qu'il me suffise d'attirer l'attention sur le fait que, selon Hayek, le sens de ce que l'on entend par le mot «science» se modifie radicalement entre 1800 et 1850 pour ne plus servir à désigner que les seules entreprises théoriques d'un certain type à l'exclusion de toutes les autres³⁰. C'est à la même époque que commence de s'exercer non pas seulement la fascination mais surtout ce que Hayek appelle «la tyrannie (des) méthodes et (des) techniques des Sciences»³¹. Il n'est donc pas étonnant qu'une partie des efforts de recherche fournis à cette époque ait consisté à tenter d'étendre à d'autres champs d'investigation les façons de faire que l'on estimait épistémologiquement supérieures. C'est précisément ce qui s'est passé, si l'on se fie à l'histoire qu'en retrace Hayek, dans le cas des sciences sociales. Dans ce domaine, à la faveur des réussites spectaculaires et du développement accéléré des sciences physiques, s'implanta la même conception de la connaissance scientifique. Sans même que soit posée la question de savoir si les objets et

partie, comme pourrait le laisser croire le texte de la traduction française.

²⁸ *Scientisme et sciences sociales*, p. 5.

²⁹ Bien que déjà en usage en anglais à cette époque, le terme «scientisme» semble avoir été emprunté au français si l'on se fie à ce qu'en dit Hayek, qui nous réfère à J. Fiolle (*Scientisme et science*, Paris, 1936), ainsi qu'à A. Lalande (*Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris: Presses Universitaires de France, 4e éd., vol. II, p. 740; ou, suivant la traduction de Barre, 5e éd., 1947, p. 940).

³⁰ Hayek cite T. Merz (*History of European Thought in the Nineteenth Century*, 1896, t. I, p. 89), selon qui le mot «science» acquit son sens actuel au moment de la formation de la *British Association for the Advancement of Science* en 1831.

³¹ *Op. cit.*, p. 2.

les phénomènes que les sciences sociales se proposaient d'examiner et d'expliquer pouvaient se prêter au même traitement et exigeaient les mêmes approches, l'idée préconçue qu'il devait en être ainsi prit racine. Ce que Hayek appelle le «préjugé scientiste» en sciences sociales désigne l'attitude non réfléchie qui nous amène à penser pouvoir traiter des objets relevant de la théorie sociale comme s'ils se prêtaient effectivement au même traitement que les objets de la théorie physique.

S'il entend dénoncer ce préjugé, c'est, bien sûr, que Hayek pense pouvoir montrer qu'au contraire, l'imitation de «l'enseignement» et du «vocabulaire» de la Science a radicalement desservi les théoriciens des sciences sociales. Hayek affirme même que c'est une telle orientation méthodologique qui a le plus contribué à discréditer les sciences sociales dans leur ensemble. Ce n'est pas pour avoir échoué à expliquer les phénomènes sociaux les plus importants que les sciences sociales ont été considérées comme des savoirs de second ordre mais pour avoir fait croire qu'elles y parviendraient par les mêmes voies, en suivant les mêmes normes et critères, et avec les mêmes possibilités d'application pratique que celles qu'avaient délibérément cherchées et sur lesquelles avaient effectivement débouché les sciences physiques et biologiques. Ainsi, l'échec prétendu des sciences sociales vient en quelque sorte d'une erreur d'appréciation sur la nature des objets qu'on leur a prêtés et, partant, sur la logique et la méthode des sciences qui les prennent en charge. Parce que l'on a mesuré la performance cognitive des sciences sociales à l'aune de celle des sciences physiques, on a conclu, et on le fait encore couramment, à la faillite de l'entreprise. Suivant Hayek, l'erreur de catégorisation entraîne inmanquablement l'erreur comptable: et c'est en quelque sorte pour avoir mal fait le bilan que l'on a pu croire l'entreprise sans crédit. Mais le scientisme n'est qu'une erreur de calcul due à une erreur de perspective, une erreur énorme, aux conséquences incalculables, qu'il n'est, du reste, pas du tout certain qu'on parviendra à corriger. L'inféodation épistémologique aux sciences naturelles de disciplines comme la sociologie ou l'économie politique constitue rien moins qu'une *contre-révolution scientifique* dont nous sommes redevables aussi bien à Saint-Simon, Comte et Hegel qu'à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, leur emboîtèrent le pas, y compris les positivistes physicalistes du Cercle de Vienne. Alors que les sciences physiques ont bénéficié, depuis le dix-septième siècle, d'une révolution méthodologique permanente, les sciences sociales, malgré les grandes réussites qui auraient pu mettre en branle une dynamique analogue³², ont marqué le pas. Une erreur d'aiguillage explique qu'elles aient longtemps tourné en rond. C'est pourquoi une réorientation s'impose selon Hayek. De fait, Hayek fait rapidement remarquer (et cela sera important pour la suite de notre propos) que les chercheurs d'obédience scientiste, même s'ils cherchaient à imiter mécaniquement les concepts et les procédés utilisés en sciences physiques, n'ont dans le fond fait leurs que les méthodes *qu'on a cru* en vigueur dans ces domaines: ils ont ainsi transposé en sciences sociales non pas tant les méthodes réellement en usage en sciences naturelles que les méthodes qui furent présentées comme étant à l'origine du succès phénoménal des sciences physiques post-galiléennes³³.

³² Hayek est d'avis que le dix-huitième siècle a été marqué par de «grandes réussites dans la théorie des sciences sociales» (*Scientisme et sciences sociales*, p. 125, n. 1), en se référant principalement aux oeuvres de Cantillon, Hume, Turgot et Adam Smith, dont il dit qu'elles furent exemptes de scientisme au contraire de celles de Montesquieu et des Physiocrates. Néanmoins, c'est avec le dix-neuvième siècle que le «préjugé scientiste» s'impose aux esprits.

³³ On verra mieux tout à l'heure l'importance de cette nuance, quand on pourra comparer l'analyse poppérienne du scientisme avec celle de Hayek. On remarquera, au demeurant, que Hayek est prudent ici: il ne dit nulle part que ce qu'à l'époque *on a cru* être les méthodes des sciences naturelles n'était tout compte fait, si on adopte une perspective épistémologique adéquate, qu'une chimère. Il laisse cette question en suspens. La question de

Mais qui donc se trompa à ce point sur la logique de la Science ? Non pas d'abord ceux qui ne purent qu'apprécier de l'extérieur le progrès cognitif apporté par la poursuite de la recherche expérimentale, mais bien au contraire ceux qui furent rapidement convaincus d'avoir mis la main sur une voie royale vers la vérité. Ce ne sont donc pas, selon Hayek, les sociologues qui ont au départ mésinterprété la méthodologie scientifique de la physique mais bien ceux qu'il nomme les «Polytechniciens». Formés à l'école de pensée de ceux que nous appelons aujourd'hui les ingénieurs, ceux-ci s'illusionnèrent aussi bien sur la source que sur la portée réelle de leur pouvoir d'explication. Ils crurent possible, et éminemment souhaitable, d'élaborer une physique sociale. Ainsi, c'est «ce que croyaient faire les savants (...) qui a influencé les sciences de l'homme»³⁴ davantage que ce qu'ils faisaient réellement, et ils crurent cette imaginaire façon de faire transposable à tous les domaines, y compris ceux de la vie sociale et économique. L'objectif de Hayek dans *The Counter-Revolution of Science* est justement de raconter l'histoire intellectuelle de cette gigantesque confusion: et il le fait de manière telle que quiconque a lu ce livre y voit un modèle d'histoire des idées, un idéal d'analyse épistémologique solidement assise sur une documentation méticuleuse, un chef-d'oeuvre d'érudition mise au service d'une cause philosophique dont on mesure mal l'importance encore aujourd'hui. Car s'il fallait donner fondamentalement raison à Hayek, c'est l'entreprise d'ensemble des sciences sociales qu'il faudrait peut-être reprendre sur une base différente de ce qu'elle a été jusqu'ici. Il faudrait à tout le moins apprendre à y réévaluer les opérations théoriques pour être en mesure d'apercevoir le bénéfice réel qu'on peut gagner à les poursuivre.

C'est donc à l'École Polytechnique, instituée en 1794 dans le sillage de la Révolution française, que naît la croyance en ce que Hayek appelle «*the omnipotence of the methods of pure science*»³⁵. Et c'est en particulier avec Condorcet, un penseur qui a largement contribué à faire advenir cette révolution avant d'en être lui-même la victime, que prend forme le projet de rendre l'histoire humaine scientifiquement prévisible. Ce projet va de pair avec l'hypothèse pan-déterministe de Laplace, que Popper a consacré plusieurs pages à démolir³⁶ et que d'autres penseurs cités par Hayek (von Mises, Neurath, Frank) ont condamnée comme ne constituant qu'une pure «fiction métaphysique»³⁷. Le credo scientifique comporte, dans cette perspective, un certain nombre d'articles de foi qu'il importe d'identifier: 1) l'affirmation de la supériorité de la physique comme savoir et comme langage, c'est-à-dire la proposition d'un idéal cognitif marqué au coin du calcul exact, de la manipulation expérimentale et du souci d'exclure du raisonnement scientifique tout anthropomorphisme; 2) la croyance en la possibilité d'unifier la science, d'en faire un tout cohérent, systématique, unitaire, ce qui pourrait être réalisé en éditant une grande encyclopédie,

savoir ce que sont réellement la logique et la méthode de la science empirique, par opposition à la représentation erronée que chacun pourrait s'en faire, ne constitue pas véritablement une pomme de discorde entre Hayek et Popper. Ce qui est en question, c'est la spécificité des sciences sociales. Peut-être, après tout, est-il possible et acceptable de penser que les sciences sociales sont méthodologiquement analogues aux sciences physiques et qu'elles sont néanmoins fondamentalement différentes d'elles. Voilà bien ce qui est en question dans cette controverse.

34 *Op. cit.*, p. 4.

35 *The Counter-Revolution of Science*, p. 114.

36 Cf. *L'Univers irrésolu*, *op. cit.*, section 10, p. 25-28.

37 Cf. en particulier O. Neurath, *Empirische Soziologie* (1931), p. 129.

projet qui sera repris par Neurath, Carnap et Morris dans la foulée des perspectives ouvertes avec le Cercle de Vienne; 3) l'affirmation selon laquelle la science peut et doit servir de base à l'édification d'une morale, ce qui rejoint le désir profond d'organiser le travail des autres, voire même de planifier la vie sociale en général suivant des diktats purement scientifiques, donc d'organiser scientifiquement la société comme s'il s'agissait d'une immense usine. C'est principalement à la pensée de Saint-Simon que Hayek fait remonter l'origine de cette dogmatique qui a pris corps dans les sciences sociales développées au dix-neuvième siècle et qui a débouché aussi bien sur le «socialisme scientifique» que sur les théories économiques de Keynes, sur le projet d'arrêter un système économique parfaitement et centralement planifié, sur le projet cognitif de l'économétrie aussi bien que sur la perspective ouverte par l'idée d'opérationnaliser les concepts des sciences sociales en général. Ainsi se développèrent des disciplines théoriques dont on exigea qu'elles permettent le contrôle global et total de la vie sociale dans ses multiples aspects institutionnels, politiques aussi bien qu'économiques. Ainsi naquit le scientisme en sciences sociales.

Hayek s'en prend ouvertement à l'idée que l'on puisse fixer a priori pour toute discipline scientifique, et sans considérations spécifiques en ce qui a trait à l'objet d'étude particulier, le moyen le plus approprié de l'approcher et de l'analyser. Il n'hésite absolument pas à caractériser d'anti-scientifique une telle attitude d'esprit. Cette critique radicale du préjugé scientiste s'accompagne chez Hayek de tout un ensemble de prises de positions gnoséologiques et méthodologiques qu'il ne convient pas d'exposer ici dans le détail. Je ne mentionnerai que les plus percutantes compte tenu qu'il s'agit avant tout pour moi de faire voir l'enjeu du débat entre Hayek et Popper.

1) **antiphysicalisme:**

Hayek prend très exactement le contre-pied de ce qui a été présenté plus haut comme le premier article de la foi scientiste. La critique de Hayek est entièrement basée sur l'idée qu'en sciences sociales, au contraire de ce qui se passe en sciences physiques, l'étude des phénomènes concernés ne peut faire abstraction du fait qu'il n'y a d'objet véritable que pour autant qu'il y a, de la part de celui qui mène l'enquête et l'analyse, reconnaissance de ce que signifie à ses yeux le phénomène qu'il veut étudier. C'est ce que veut dire Jarvie quand il affirme que pour Hayek «les phénomènes sociaux (...) sont des objets intentionnels»³⁸. Parce qu'en ces domaines, le scientifique n'a accès qu'aux phénomènes qui ont déjà un sens pour lui avant même qu'il entreprenne d'en rendre compte, c'est-à-dire qui sont signifiants pour lui parce qu'il est lui-même un agent social imbriqué dans tous les réseaux d'institutions que comporte un organisation sociale donnée, l'objectivisme comparable à celui qui est possible en sciences de la nature y apparaît comme une absurdité. Certes, le linguiste qui décode, par exemple, la grammaire Inuit peut bien s'imaginer avoir affaire au même genre de choses que le géologue qui s'intéresse à la calotte glaciaire sur laquelle le peuple Inuit s'est géographiquement installé, mais il n'en reste pas moins que cette grammaire n'a d'existence réelle que parce qu'un groupe de locuteurs en interaction l'a façonnée au cours du temps de la même manière que le groupe humain auquel il appartient lui-même comme personne savante a élaboré la syntaxe et la sémantique de la langue naturelle dans laquelle il peut exprimer, au moins partiellement, son savoir de linguiste. Si le linguiste peut s'intéresser à l'étude des langues naturelles, c'est parce qu'il sait, grâce à sa propre expérience de locuteur d'une langue naturelle, ce que signifie parler une

³⁸ I.C. Jarvie, *loc. cit.*, p. 90.

langue. S'il n'avait pas lui-même cette expérience familière, il n'aurait aucune prise sur son objet d'étude. Cette thèse épistémologique entraîne pour Hayek un corollaire: c'est une forme de réalisme naïf qui fait supposer que des ensembles comme ce que nous appelons des «nations», des «sociétés», des «langues» justement, ou encore «le capitalisme», peuvent être considérés comme des «unités naturelles», comme s'il s'agissait d'entités susceptibles d'être vues exactement comme la physique nous apprend à voir le monde, c'est-à-dire comme s'il s'agissait de «combinaisons stables de propriétés sensibles»³⁹. Cette critique d'un certain naturalisme débouche chez Hayek sur l'idée non pas qu'il n'y a rien à tirer de la physique quand on veut faire de l'économique, mais qu'une transposition purement mécanique des schèmes ontologiques de la première discipline dans la seconde a des répercussions méthodologiques néfastes pour la seconde. On aurait cependant tort de croire que, parce qu'il s'affiche comme antiphysiciste, Hayek veuille dénier aux sciences sociales leur statut de sciences empiriques.

2.) **subjectivisme:**

Sous ce terme, Hayek subsume un point de vue qu'il n'est ni facile ni simple d'exposer. J'essaierai néanmoins d'en cerner l'essentiel. Chez Hayek, le subjectivisme est le nom donné à la thèse selon laquelle l'objet des sciences sociales n'existe pas à l'état de nature et qu'il s'agit plutôt de systèmes de croyances intersubjectivement partagées *constituant causalement* les phénomènes que nous appelons habituellement «sociaux». «Subjectivisme» est donc un terme technique qu'il est facile de mésinterpréter si l'on en fait le mot d'ordre d'une morale fondée sur l'intérêt privé ou encore celui d'une théorie de la connaissance égocentriste et relativiste. Ce terme nomme une thèse ontologique et méthodologique sur le statut véritable des entités proprement sociales, comparativement aux entités naturelles. À propos de ces dernières, Hayek s'en tient à une sorte d'objectivisme strict, une forme de réalisme naturaliste qui n'est pas sans faire problème mais auquel il faudrait consacrer une étude minutieuse dans un contexte différent de celui qui est le mien maintenant. Il devra par conséquent me suffire d'exposer dans ses grandes lignes l'argumentation de Hayek. L'idée est la suivante: alors que ce dont s'occupent la physique, la chimie ou encore la biologie est *donné*, que l'on songe aux masses, aux valences ou aux gènes, ce dont s'occupent la sociologie, l'économie politique ou encore la linguistique, à savoir, par exemple, les divers types de structures familiales (monogamique, polygamique, polyandrique), les diverses sortes de marchés (libre concurrence, monopole d'état, duopole, oligopole, etc.) ou de langues (indo-européennes, chamito-sémitiques, caucasiennes, etc.) est constitué par le réseau des croyances partagées par un ensemble d'agents en interaction. Une «langue naturelle», quoi qu'on veuille signifier par l'adjonction de l'épithète au mot «langue», n'existe pas comme objet d'étude de la même manière qu'une formation schisteuse, qu'une population d'ornithorynques ou qu'un système planétaire. Par suite, l'objet des sciences sociales ne saurait être envisagé et catégorisé suivant les modes conceptuels des sciences physiques. Par exemple, selon Hayek, alors que les sciences de la nature ne se préoccupent que des seules relations existant entre ce que nous considérons être les choses elles-mêmes, alors donc qu'elle peuvent adopter sur les objets qu'elles analysent et les phénomènes qu'elles tentent de percer à jour le point de vue de l'extériorité pure et simple, que Hayek qualifie d'«objectiviste», il n'en va pas de la même façon pour les sciences de la société qui se préoccupent pour leur part des relations entre humains. Car ce que sont ces relations n'est pas, comme tel, observable de l'extérieur: nous ne pouvons nous en faire une idée qu'en partant de la

³⁹ *Scientisme et sciences sociales*, p. 58-59 et 63.

connaissance que nous sommes susceptibles d'avoir du fonctionnement de notre propre esprit, donc en procédant de l'intérieur, subjectivement, et en supposant par hypothèse que l'esprit de tout le monde fonctionne de la même manière que le nôtre. Quand Hayek affirme que l'objet des sciences sociales est dès lors subjectif, il faut bien voir que cela ne revient pas du tout à dire qu'il est relatif à l'observateur: cela revient plutôt à dire qu'il est fonction de la nature de l'esprit humain et qu'il ne saurait être question de faire la théorie de l'esprit humain comme on fait la théorie de l'atome ou la théorie de l'hérédité. L'esprit humain n'est pas accessible à l'observation externe: il n'est objectivable qu'au prix d'un détour subjectif par l'intérieur. Il n'est accessible que par reconstruction, à partir des matériaux que sont nos expériences familières de vie en société. C'est pourquoi, si on les compare aux sciences physiques, il faut aux sciences sociales une méthode différente: c'est cette méthode que Hayek qualifie de «compositionnelle» («*compositive*»). Alors que la méthode des sciences physiques est vue comme analytique («*resolutive*»), puisqu'elle procède à la décomposition d'objets complexes en leurs éléments ultimes, celle des sciences sociales est dite «synthétique» parce qu'elle procède à la reconstruction de phénomènes complexes, inobservables comme tels, à partir des éléments qui nous sont livrés dans nos expériences communes. Cette perspective méthodologique implique forcément, lorsque combinée avec la thèse ontologique présentée plus haut, ce que Hayek appelle l'«individualisme méthodologique».

3) individualisme méthodologique:

Encore ici, la terminologie utilisée par Hayek, qui a également servi à d'autres sans toujours exprimer pour autant le même ensemble de thèses philosophiques, est trompeuse. Il y a une bonne façon de concevoir l'individualisme comme il en existe une que Hayek juge pour le moins incorrecte et inopportune⁴⁰. Puisqu'il me faut être concis, j'insisterai sur ce qui me semble constituer trois arguments caractéristiques et importants de cette thèse. Le premier argument reprend l'essentiel de la thèse subjectiviste. C'est l'idée qu'en sciences sociales, ce n'est pas en observant un ensemble de cas particuliers que nous pouvons parvenir à donner à une explication des phénomènes étudiés ce qui fera sa cohérence, mais plutôt par le biais d'une «précompréhension» personnelle des conduites qui sont les nôtres, auxquelles nous avons un accès privilégié. Nous ne pouvons comprendre les phénomènes sociaux, donc le système des comportements individuels interreliés entre eux, que parce que nous avons la possibilité d'interpréter le comportement d'autrui sur la base de ce que nous pensons être le nôtre propre. Cependant, et c'est là le second argument, s'il nous est possible de «comprendre» un phénomène social particulier, cela se fait malgré qu'il nous soit impossible d'en observer le processus entier ou encore d'en prédire précisément le cours futur ou d'en orienter avec certitude le déroulement vers un résultat consciemment anticipé et délibérément recherché. Ce deuxième argument en faveur de l'individualisme méthodologique procède donc de l'antiphysicalisme exposé plus haut. C'est l'idée qu'une science sociale, quelle qu'elle soit, a affaire à des «phénomènes complexes», ce qui rend à toutes fins pratiques impossible tout calcul exact concernant toutes et chacune des dimensions d'un phénomène social au sens décrit ci-avant. Loin de condamner le recours à la construction de modèles mathématiques, tout particulièrement en économie, Hayek soutient néanmoins, avec d'autres, que de tels modèles révèlent tout au plus «la forme d'un système de relations», ce qui est loin de permettre à l'économiste de formuler des prédictions rigoureusement exactes. Celui-ci doit donc se contenter de moins et surtout ne pas faire croire qu'il peut

⁴⁰ Sur cette confusion, on consultera «Individualism: True and False», in *The Essence of Hayek*, ed. by Chiaki Nishiyama and Kurt R. Leube, Foreword by W. Glenn Campbell, Stanford: Hoover Institution Press, 1984, p. 131-159.

davantage. Le troisième argument fondamental est lié à l'idée que la donnée de base de toute théorie sociale est l'agent individuel, qu'il n'existe d'institutions supra-individuelles que comprises en termes d'échanges d'information et concours d'action entre individus, que cette information est à jamais fragmentée et non totalisable, et que la distribution de cette information sur l'ensemble des agents sociaux individuels amène l'émergence de zones d'ordre spontané constamment menacées de perturbation à cause des conséquences non voulues et non souhaitables, voire inconscientes, des décisions et actions personnelles de chacun.

Très peu d'analyses philosophiques ont jusqu'à présent été consacrées à la pensée extrêmement bien articulée de Friedrich von Hayek ⁴¹. Il faut mettre en évidence que la sorte de rationalisme qu'affectionne Hayek se donne pour objectif principal de circonscrire les limites de ce que la raison humaine individuelle peut par elle-même accomplir. Dans cette perspective, la concertation consciente des rationalités individuelles au sein d'institutions sociales comme le marché, par exemple, n'est pas tant opérée par leur concours qu'elle n'est éventuellement affectée par quiconque y intervient arbitrairement, puisque toute intervention est limitée par l'impossibilité de concentrer en un lieu privilégié, personnel ou étatique, toute l'information en circulation dont il faudrait disposer pour en diriger le développement. Toute institution sociale ne représente pas tant une volonté collective multipliée par le rassemblement des volontés individuelles qu'un système *sui generis* dont l'état à chaque moment du temps résulte de l'atteinte d'objectifs qui n'ont jamais été recherchés comme tels par quiconque et qui ne se confondent jamais ni avec les buts que quelqu'un peut s'assigner ni avec les fins qu'un groupe peut poursuivre. La meilleure illustration qu'on s'en puisse faire peut-être, c'est l'état synchronique d'une langue naturelle à un moment donné de son développement: il est l'effet complexe et cumulatif de toutes les décisions linguistiques (concernant la grammaire, le lexique, l'orthographe des mots, etc.) des locuteurs d'une communauté donnée, la résultante de toutes leurs performances discursives, l'ordre involontaire des normes qui régissent à ce moment du temps l'action linguistique de tous et chacun, sans pour autant être le produit d'une planification consciente, ni individuelle ni collective. Quelqu'un voudrait-il s'acharner à en réglementer d'autorité l'usage ou à en planifier absolument l'évolution qu'il n'y parviendrait jamais. Car les institutions sociales obéissent en quelque sorte à des raisons que la raison de chacun n'appréhende pas consciemment ni ne promeut volontairement ⁴². C'est pourquoi Hayek est prompt à dénoncer le faux rationalisme issu de Descartes, amplifié par Hegel et Comte, qui, par son orientation holiste et collectiviste, nous place dans une situation telle que, si nous en suivons les préceptes méthodologiques et politiques, nous perdons de vue l'objectif épistémologique principal que nous devrions pourtant poursuivre, celui de tracer les limites de la connaissance qu'il nous est possible d'avoir de l'univers social ⁴³.

⁴¹ On aura un point de vue différent du mien en consultant A.H. Murray, «Professor Hayek's Philosophy» (*Economica*, vol. XII, n° 47, août 1945, p.149-162), qui tente de faire voir que ce que Hayek dénonce sous le mot «scientisme», c'est en fait le cartésianisme, et que Hayek lui-même n'en est pas exempt.

⁴² Murray parle à ce propos d'«*unconscious purposiveness in social action*» (*loc. cit.*, p. 149). Popper prend également acte de ce phénomène. C'est pourquoi il assigne comme tâche aux sciences sociales de permettre l'acquisition d'un savoir-faire qui prévienne ou corrige, lorsqu'il est indésirable, le résultat collectif involontaire de nos actions conscientes individuelles.

⁴³ Cf. *The Counter-Revolution of Science*, p. 203.

Au terme de ce qui doit être considéré comme une présentation extrêmement schématique de la pensée de Hayek concernant le statut épistémologique des sciences sociales, il n'est pas sans intérêt de noter que sa prise de position antiscientiste s'accompagne également d'une condamnation de l'historicisme. Sur cette question comme sur celle du «totalisme» (terme qui sert à désigner aussi bien une thèse méthodologique, celle du holisme, qu'une thèse politique, celle du collectivisme), il est manifeste que non seulement Hayek et Popper parlent le même langage mais surtout qu'ils se rejoignent philosophiquement. Cependant, bien qu'il y ait un versant politique à l'individualisme méthodologique chez l'un comme chez l'autre, nous aurions tort de confondre cette sorte d'individualisme avec l'individualisme moral ou avec «l'individualisme sociopolitique», selon l'expression de Nishiyama⁴⁴. S'il fallait présenter les choses paradoxalement, il faudrait dire que l'individualisme méthodologique est d'abord et avant tout la thèse selon laquelle les phénomènes sociaux ne doivent absolument pas être considérés comme de pures sommes des parties qui en sont les composantes de base, thèse habituellement présentée comme caractéristique de l'adoption d'un point de vue holiste. Cependant, pour Hayek, cela n'équivaut pas à dire que de telles totalités complexes sont *plus* que la simple somme de leur parties. C'est dire plutôt qu'elles sont *autre chose* que cette collection arithmétique: à titre de phénomènes complexes, ces institutions sociales sont les résultantes non calculées de l'interaction des forces individuelles. C'est pourquoi toute totalité sociale qu'envisage le chercheur correspond en fait à un état ponctuel de totalisation qu'il lui faut lui-même reconstituer sur la base des actions individuelles. Cette totalisation ne peut être elle-même conçue et analysée que comme la partie d'un tout complexe beaucoup plus vaste, un complexe qui, en son état global ou en son état ultime, ne nous est et ne nous sera jamais accessible. Quoi qu'il en soit de la relation de cet individualisme avec ce que la tradition philosophique nous a appris à identifier comme le nominalisme (et, pour des raisons différentes, Hayek et Popper se disent ouvertement nominalistes, Hayek allant même jusqu'à préciser que son nominalisme est celui de Guillaume d'Occam), ce que Hayek tient avant tout à affirmer clairement, c'est que les totalités sociales ne sont jamais arrêtées, qu'elles se modifient constamment avec le temps à la faveur des décisions intervenant au niveau des individus qui les instituent comme telles. À la limite, de telles totalités ne sont jamais accessibles à la recherche scientifique, et personne en sciences sociales n'a le pouvoir d'analyse et de calcul qu'il faudrait pour les reconstituer exactement: chacun n'en a donc que des aperçus partiels, chacun n'a le choix que d'avancer, dans sa perspective théorique propre, des conjectures à mettre à l'épreuve. Car n'existent pour nous que des mouvements sociaux perpétuels, et nous ne pouvons prendre connaissance que de moments particuliers de ces tendances composant des séquences temporelles sans fin et sans finalité assignables. C'est, selon Hayek, le préjugé scientiste qui a pu faire croire autre chose, faire penser autrement, amener à souhaiter beaucoup plus et surtout laisser espérer davantage.

3.- Popper et la misère du scientisme

Il devient plus clair maintenant que certaines des positions défendues par Popper dans *Misère de l'historicisme* prennent l'exact contre-pied de celles défendues par Hayek dans l'ouvrage analysé plus haut. Par delà les points communs à ces deux philosophies des sciences sociales, il est une thèse centrale qui les rend sinon mutuellement incompatibles, ce qui reste à voir, du moins réciproquement irréductibles

44 Cf. Chiaki Nishiyama, «Introduction», in C. Nishiyama et K.R. Leube (eds), *op. cit.*, p. liv.

l'une à l'autre. C'est pourquoi, puisque ces deux conceptions renvoient l'une à l'autre et même s'affrontent, une analyse comparée permet de prendre en considération certaines des critiques les plus percutantes que l'une adresse à l'autre et réciproquement.

Sur quel point les positions respectives de Hayek et de Popper contrastent-elles entre elles? Le point fondamental me semble être le suivant: Popper est d'avis que la «mentalité technologique» est absolument saine épistémologiquement parlant et qu'elle est à même de donner des résultats appréciables en sciences sociales. Mais encore faut-il bien comprendre ce que cette mentalité apporte avec elle. Popper voit bien que des termes comme «*social technology*» et «*social engineering*», à l'époque où il écrit du moins, ont des connotations qui ne plaisent pas nécessairement et sont propres «à engendrer la suspicion»⁴⁵. Mais il croit néanmoins que la mentalité technologique, parce qu'elle est ordonnée à résoudre exclusivement des problèmes nettement délimités, et parce que ceux qui en font leur marque de commerce ont pris l'habitude de ne s'intéresser qu'aux questions clairement circonscrites plutôt qu'aux situations globales prétendument inanalysables en plus petites composantes, lorsque combinée «avec l'analyse critique, est la voie principale pour aboutir à des résultats pratiques dans les sciences sociales aussi bien que dans les sciences naturelles»⁴⁶.

On aurait tort de penser que, de la sorte, Popper réduit les sciences sociales à n'être, par comparaison avec les autres sortes de sciences, que des savoirs pratiques: car la mentalité technologique est bel et bien à l'oeuvre, selon lui, dans les recherches proprement théoriques des sciences physiques. Et qui plus est, Popper dit avec insistance que l'une de ses thèses principales est qu'en sciences sociales aussi bien qu'en sciences physiques, «la mentalité technologique peut se montrer fructueuse en soulevant des problèmes significatifs d'un genre purement théorique»⁴⁷. Le propre des scientifiques qui adoptent une telle mentalité est qu'ils se voient ainsi contraints de sélectionner leurs divers problèmes de recherche en fonction de la plus ou moins grande précision qu'il est possible d'atteindre dans l'énoncé de leur formulation: le sociologue qui se doterait d'une telle mentalité couperait court à ses «penchants spéculatifs» et éviterait de déboucher «dans la région de la métaphysique»⁴⁸, tout comme il accepterait de soumettre au test la moindre de ses suppositions théoriques. De la sorte, à défaut de toujours pouvoir élaborer un protocole expérimental pour tester ses hypothèses, le chercheur en sciences sociales disposerait tout au moins de «tests pratiques»⁴⁹.

Mais, suivant Popper, il existe une mauvaise façon de concevoir les méthodes de la physique et, qui plus est, une mauvaise façon d'appliquer ces méthodes, même correctement représentées, aux problèmes de la recherche en sciences sociales. Et c'est à ce sujet précis que Popper se fait l'allié de Hayek dans son

45 *Misère de l'historicisme*, section 20, p. 62.

46 Ibid.

47 Ibid., p. 63.

48 Ibid.

49 Hervé Rousseau traduit malencontreusement «*practical tests*» par «vérifications pratiques». Sur les raisons qui l'ont amené à rendre «*to test*» par «vérifier» et «*to verify*» par «établir» ou «confirmer», on consultera la note du traducteur aux pages 182-183. Vu le parti pris radicalement antivérificationniste de Popper, il me paraît incongru et inopportun de refuser, encore aujourd'hui à tout le moins, d'utiliser le verbe «tester» et ses dérivés.

combat «antinaturaliste». En effet, Popper dit apprécier «pleinement l'importance du combat contre le naturalisme méthodologique dogmatique ou "scientisme"»⁵⁰. Cependant, Popper refuse catégoriquement que l'on condamne sans appel le recours aux méthodes authentiques des sciences physiques comme si les adopter en sciences sociales pouvait y causer immanquablement la stérilité de la recherche. Car, pour Popper, seuls ceux qui se représentent incorrectement le fonctionnement effectif de telles méthodes aboutissent à l'idée d'en recommander le rejet, notamment en économie, c'est-à-dire dans cette science sociale qui, aux yeux de Popper, a connu le plus de succès tangibles susceptibles de nous la faire classer sur le même pied que la physique classique. Ainsi donc, même si l'on doit reconnaître, comme le veut justement Hayek, qu'on a mésusé des analogies de méthode en cherchant souvent à faire cadrer des questions issues de la recherche en sciences sociales dans les structures conceptuelles propres aux sciences physiques, il ne faut pas moins reconnaître, selon Popper, que de telles analogies sont possibles et que les rechercher de propos délibéré ne conduit pas nécessairement la recherche en sciences sociales à un cul-de-sac. Popper est néanmoins le premier à reconnaître que de telles analogies ont parfois donné lieu à des argumentations aberrantes. Mais, la plupart du temps, dans de tels cas, les analogies en question se nourrissent de confusions épistémologiques concernant les procédés logico-méthodologiques réellement en usage dans les sciences physiques. Popper n'hésite pas à condamner ces confusions, celle, par exemple, en vertu de laquelle on a pu croire légitime de représenter dans un parallélogramme rectangulaire le rapport des deux forces politiques posées par hypothèse comme fondamentales, à savoir le *consentement* et la *contrainte*. Car on a pu prétendre de la sorte être en mesure de formuler en politologie l'équivalent analogique du théorème de Pythagore en vertu duquel, dans ce cas-ci, la valeur numérique représentant l'intensité d'une situation politique serait égale à la racine carrée de la somme des carrés des valeurs numériques représentant respectivement la force de consentement et la force de contrainte⁵¹.

Popper et Hayek s'accordent tout à fait pour dénoncer ce genre de jargon qui n'a de scientifique que l'apparence technique due, dans ce cas-ci, à une vaine promesse de quantification de variables politologiques, donc à l'illusion qu'il sera possible d'opérer des mesures précises et d'effectuer des calculs exacts. Ce «naturalisme», auquel Popper ne réduit pas le scientisme mais qu'il assimile à l'une de ses formes pernicieuses, est même souvent propagé par des chercheurs, au demeurant intéressants, qui n'en affirment pas moins que les sciences sociales ne peuvent absolument pas profiter des méthodes mises au point en sciences physiques. Les raisons qui amènent Popper à refuser au politologue une telle géométrisation analogique des forces politiques contribuant, par hypothèse, à la définition de l'intensité de conjonctures particulières méritent d'être mentionnées. Il importe d'abord et avant tout de reconnaître que l'on voit mal comment la mesure de chacune des deux forces invoquées pourrait se faire si les paramètres de l'analyse ne sont pas identifiés. De plus, on ne s'explique pas du tout la nécessité qu'il y aurait de concevoir le parallélogramme en question comme devant être nécessairement rectangulaire. Or, si la figure construite par hypothèse ne comportait pas deux triangles rectangles superposés, la diagonale dont on parle ne pourrait correspondre à leur hypoténuse commune censée représenter l'«intensité» de la situation politique. Par conséquent, on ne voit plus la raison théorique pour laquelle le

⁵⁰ Ibid., p. 64.

⁵¹ Cet exemple, attribuable à C.J. Friedrich (in *Constitutional Government and Politics*, 1937), est présenté par Popper à la note 6 de la section 20, p. 160.

théorème du carré de l'hypoténuse pourrait s'appliquer utilement. L'usage en semble donc purement métaphorique. Enfin, et c'est là l'essentiel pour Popper, une telle conceptualisation ne peut absolument pas permettre de test véritable de l'hypothèse avancée, car celle-ci n'est pas «exprimée sous une forme technologique»⁵².

Pour comprendre, par comparaison, ce que serait en politologie une hypothèse formulée selon la mentalité technologique, on peut se référer à la «loi de corruption» formulée par Lord Acton. Suivant Popper, une telle loi est tout fait susceptible de recevoir une formulation technologique et il revient aux sciences sociales de risquer de telles hypothèses, de les discuter en détail pour chercher à en préciser la portée, et surtout de les tester avec toute l'ingéniosité qu'exige la rigueur scientifique. Cependant, si importante que soit cette loi pour qui cherche à comprendre la vie en société, il importe de mettre en relief son caractère isolé, ce qui n'en fait pas pour autant une explication ad hoc ni une généralisation accidentelle. Car elle ne prend pas place dans un système hypothético-déductif, c'est-à-dire dans une théorie au sens fort du terme. Savoir que l'«on ne peut donner à un homme le pouvoir sur d'autres hommes sans l'inciter à en mésuser, tentation approximativement proportionnelle à la quantité de pouvoir exercé et à laquelle très peu sont capables de résister» (c'est là la formulation standard de cette loi psycho-sociologique), pour autant que ce soit fondé, est utile à tout le monde, aux tyrans comme aux démocrates. Mais cette formule peut difficilement être regardée comme équivalente, sur le plan de la connaissance scientifique, aux axiomes de la mécanique classique, que nous retrouvons intégrés et articulés dans le système de Newton. Et malgré son caractère quantitatif apparent, il est sans doute permis de croire qu'elle ne donne pas lieu à des mesures extrêmement précises. La même remarque vaut, du reste, pour les autres «lois» que Popper donne en guise d'exemples d'hypothèses théoriques s'inscrivant dans un contexte où prévaut la mentalité technologique en sciences sociales⁵³. Il n'est donc pas évident que l'analogie méthodologique entre sciences sociales et sciences physiques puisse être poursuivie très loin.

D'ailleurs, l'attraction que semble exercer la dynamique sur les sciences sociales fait l'objet de critiques incisives de la part de Popper dans *Misère de l'historicisme*. L'introduction du terme «force» dans les théories des sciences sociales, terme que Hayek lui-même utilise sans voir de problème, s'est précisément effectuée à une période de l'histoire des sciences où l'esprit scientiste prenait racine, c'est-à-dire au dix-neuvième siècle. Pour ce qui concerne l'usage scientiste du mot «force» en science politique, Popper en fait remonter l'origine à J.S. Mill qui défendit l'idée que la véritable méthode propre à cette science, qu'il prétendait être une science déductive, était la dynamique et que la science politique devait dès lors incorporer, par analogie avec la mécanique classique justement, une sorte de «principe de composition des forces». Autre exemple de ce à quoi Popper s'en prend sous le vocable «scientisme»: l'usage métaphorique d'un concept tiré de la thermodynamique, celui d'«énergie», que l'on imite délibérément quand on en rapproche le concept sociologique de «pouvoir» et qu'on prétend, comme le fit Russell en 1938 ⁵⁴, que «les diverses formes de pouvoir» (et Russell ne pense pas ici aux pouvoirs judiciaire, législatif et exécutif, mais plutôt au pouvoir de l'argent, au pouvoir de la propagande et à ce

⁵² Ibid., p. 160.

⁵³ Cf. section 20, p. 66-67.

⁵⁴ Cf. B. Russell, *Power. A New Social Analysis* (Londres: George Allen & Unwin, 1938), p. 10 et suiv.

qu'il appelle «le pouvoir nu») sont, comme les diverses formes d'énergie (mécanique, thermique, etc.), *convertibles* l'une en l'autre. Pour intéressante que soit cette idée à première vue, il faut convenir qu'elle n'apporte avec elle aucun espoir véritable de calcul un tant soit peu précis: pour cette raison sans doute, Popper ne croit pas qu'elle soit exprimable sous ce qu'il appelle une «forme technologique»⁵⁵. Par conséquent, il ne croit pas qu'une telle assertion constitue une hypothèse théorique authentique, c'est-à-dire une supposition réfutable. C'est donc dire qu'en général, semble taxable de scientisme toute façon de s'exprimer qui, en sciences sociales, s'inspire du langage des sciences physiques et promeut de simples métaphores au rang d'énoncés que l'on prétendra malgré tout scientifiquement informatifs. Cependant, selon Popper, s'en prendre au langage scientifique en sciences sociales n'implique nullement qu'on doive rejeter globalement tout essai pour appliquer dans ce champ de recherche la véritable méthode du test des hypothèses théoriques telle qu'on la trouve à l'oeuvre en sciences physiques. Telle est du moins la position centrale de Popper dans son débat avec Hayek. Et cette position est d'autant plus cruciale dans *Misère de l'historicisme* que l'une des raisons qui, apparemment, expliquent l'émergence de l'historicisme est justement que l'on ait cru impossible de «suivre en sociologie l'exemple de la physique»⁵⁶. Sur ce point, les positions respectives de Hayek et de Popper semblent irréconciliables. À telle enseigne que ce que Popper reproche à Neurath, par exemple, ce n'est pas tant d'avoir exigé des sociologues qu'ils imitent l'exemple des physiciens que d'avoir, au contraire, explicitement proposé que la physique suive la voie de la sociologie historiciste en ne cherchant à formuler que des lois ayant une validité restreinte dans le temps plutôt que des lois universelles, ce qui pouvait contribuer, selon Neurath, à l'unification méthodologique de la physique et de la sociologie, objectif qu'il visait ouvertement. Le rejet du parti pris historiciste favorisant la recherche de lois scientifiques qui ne soient valables que pour certaines périodes de temps ou pour certaines régions de l'espace prend appui sur la nécessité méthodologique du «principe de l'invariance des lois naturelles»⁵⁷. Toute restriction apportée a priori à la validité des lois recherchées dans les diverses sciences théoriques suppose un malentendu fondamental sur la nature de l'entreprise scientifique elle-même: le progrès de la connaissance scientifique est justement assuré par cette attitude méthodologique qui veut que, par approximations successives, nous éloignons de plus en plus les limites, et donc que nous augmentions progressivement le pouvoir explicatif, de nos diverses théories. Qui plus est, s'il fallait admettre, nous dit Popper, que les lois en vertu desquelles nous expliquons ce qui s'observe dans l'univers sont elles-mêmes susceptibles de modulation selon les régions spatio-temporelles visées par les explications recherchées, donc s'il fallait supposer que ces lois sont elles aussi sujettes au changement, alors il faudrait convenir que le changement en lui-même n'est pas susceptible d'une explication nomologique, ce qui reviendrait à abandonner la partie puisque c'est là l'un des principaux objectifs poursuivis dans les sciences théoriques⁵⁸. On ne s'étonnera donc pas de constater que la mentalité scientifique ne soit pas exclusivement négative pour Popper, et que, par voie de conséquence, Popper n'en propose pas le rejet, au contraire de Hayek. Si l'expression même de «*social engineering*» n'est pas agréée

55 Cf. section 21, n. 5.

56 Cf. section 25, n. 5.

57 Cf. section 79.

58 Cf. section 26, p. 105.

par Hayek, c'est qu'elle véhicule en règle générale une tendance intellectuelle qu'il croit absolument nocive et que, pour cette raison, il tient à tout prix à dénoncer. Or c'est précisément cette option théorique que Hayek a baptisée du nom de «scientisme». Popper croit bien saisir l'essentiel de la position de Hayek lorsqu'il affirme que le scientisme tel que conçu par Hayek est «la croyance naïve que les méthodes des sciences naturelles (ou, plutôt, ce que de nombreuses personnes croient être les méthodes des sciences naturelles) doivent produire des résultats tout aussi impressionnants dans le domaine social»⁵⁹. C'est ce qui explique que Popper n'hésite pas à affirmer que, pour autant que par «scientisme» on entende une «tendance à singer (*to ape*)», dans le champ de la science sociale, ce que sont censées être les méthodes des sciences naturelles, alors *l'historicisme peut être décrit comme une forme de scientisme*. Popper est donc parfaitement explicite sur la forme de scientisme à laquelle il s'oppose en sciences sociales: il s'oppose à ce que l'on assigne aux sciences sociales l'objectif d'élaborer dans leur domaine respectif des prédictions historiques, comme s'il était possible de prédire les révolutions sociales de la même manière qu'il est possible de prédire les éclipses solaires. Si de telles prédictions sont, selon Popper, choses impossibles en sciences sociales, c'est que les lois historiques qui pourraient les permettre n'existent tout simplement pas. Mais si par «scientisme» on entend non pas une conception contrefaite des méthodes des sciences physiques mais plutôt la volonté de mettre en application en sciences sociales les véritables façons de procéder qui ont fait leurs preuves en sciences physiques, c'est là une option épistémologique que Popper fait tout à fait sienne: «Si, par "scientisme", poursuit-il, nous devons signifier la conception selon laquelle les méthodes des sciences sociales sont, dans une très large mesure, les mêmes que celles des sciences naturelles, alors je me verrais dans l'obligation de plaider "coupable" à l'accusation d'être un partisan du "scientisme"»⁶⁰. Alors que Hayek déplore, à toutes fins utiles, que la mentalité des théoriciens des sciences sociales se soit progressivement moulée, au cours du dix-neuvième siècle, sur celle des praticiens de la Science, c'est-à-dire d'une certaine sorte de science et d'une certaine conception exagérément ambitieuse et, par conséquent, fort prétentieuse de la science, celle qui fut la marque de commerce du positivisme comtien et de l'idéalisme hégélien notamment, Popper, pour sa part, prend une position diamétralement opposée. Car Popper reproche à Hayek de ne pas voir que, correctement comprises, les sciences de la nature articulent une logique méthodique de la découverte scientifique qu'il faut absolument faire sienne en sciences sociales si l'on veut y développer le champ des connaissances théoriques. Le fait même d'opérer un tel rapprochement logico-méthodologique entre sciences sociales et sciences physiques peut, du reste, être tout autant salutaire pour ce dernier groupe de disciplines, puisqu'il peut «servir à corriger les idées fausses à propos des sciences naturelles en faisant voir que ces sciences sont beaucoup plus semblables aux sciences sociales qu'il n'est généralement supposé»⁶¹. Sur cette base, il semble alors possible à Popper de rallier Hayek à l'idée du «*piecemeal*

⁵⁹ Voir la version originale anglaise, p. 285.

⁶⁰ Le texte de cette note a été retenu dans la version française de l'ouvrage, et on le trouve à la p. 240. Cependant, dans le corps du texte, dont on se rappellera qu'il a subi des amputations, cette note ne se trouve plus appelée au bon endroit (cf. p. 131): elle aurait dû l'être une phrase plus loin, puisque c'est à propos du «risque d'autocratie» que Popper se réfère à Hayek. De plus, la fin du texte de cette importante note a été escamotée et ce qui en est resté a mal été traduit. Pour le bénéfice de la présente discussion, le sens en sera rétabli.

⁶¹ Cf. *The Open Society*, p. 285-286. Le texte de la traduction française, de manière tout à fait inexplicable, omet le contenu de la parenthèse (cf. p. 240). Or c'est là l'essentiel pour comprendre adéquatement la position adoptée par Popper dans ce débat.

engineering», c'est-à-dire à l'idée que les sciences sociales, en adoptant la mentalité technologique et en cherchant à résoudre à la pièce les problèmes concrets liés au fonctionnement des institutions sociales plutôt qu'en cherchant à les révolutionner tout d'un coup et définitivement, se développeront du point de vue théorique quand on cherchera à y tester rigoureusement des conjectures empiriques. Rien ne laisse pourtant croire que Popper ait raison sur ce point. Car, encore que Hayek concède explicitement à Popper que le réfutationnisme représente une méthodologie tout à fait applicable en sciences sociales dans la mesure où il s'agit bien de sciences empiriques, il n'en reste pas moins qu'à ses yeux la forme de scientisme ouvertement déclarée par Popper constitue, en science économique à tout le moins, un obstacle épistémologique majeur au développement des connaissances. Sur ce point, les positions paraissent inconciliables tant les points de vue semblent opposés et les voix discordantes.

4.- Le sens profond de la thèse de Hayek

Hayek s'accorde tout à fait avec Popper pour ne pas diminuer en quoi que ce soit les mérites réels de l'activité scientifique authentique. C'est pourquoi il faut, selon lui, en protéger la réputation et ne pas être amené à confondre avec le savoir scientifique véritable ce qui n'en est que le pastiche. C'est dans cette perspective qu'il importe avant tout, selon Hayek, de faire voir clairement la différence fondamentale entre la sorte de savoir que procurent les sciences physiques et celui, beaucoup plus modeste, qu'est en mesure de procurer une science sociale comme l'économie, par exemple. Hayek est même plus radical encore: il va jusqu'à prétendre impossible d'entreprendre l'édification d'un savoir adéquat en sciences sociales, et tout particulièrement en économie, sans avoir préalablement pris parti sur des questions d'épistémologie générale, c'est-à-dire sans avoir jeté les bases d'une théorie de la connaissance commune aussi bien que scientifique, qui assigne à chaque sorte de savoir possible ses limites inhérentes. Compte tenu de cette prise de position, il n'est pas étonnant que Hayek se soit intéressé au plus haut point aux idées de Popper. Non seulement est-il nécessaire pour Hayek que la problématique épistémologique soit explicitement intégrée aux préoccupations théoriques qui font la spécificité des sciences sociales, mais encore Hayek est-il convaincu que Popper est parvenu à nous fournir un critère (Hayek dit plutôt un «test») permettant de démarquer l'affirmation qui peut être considérée comme authentiquement scientifique de celle qui ne saurait l'être ⁶².

L'objectif de Hayek est d'expliquer l'échec cuisant, indiscutable et symptomatique des économistes à imaginer des théories scientifiques qui guident l'action des agents économiques de manière à ce que cette action ne soit pas socialement délétère et qu'elle n'engendre pas, par exemple, inflation et chômage combinés. En fait, cette explication constitue l'un des thèmes récurrents de l'oeuvre de Hayek: l'échec patent des économistes résulte directement de leur indéclinable propension à vouloir imiter à tout prix les procédures qui, dans la sphère des sciences de la nature, ont donné des résultats spectaculaires -- cet échec est donc la conséquence du préjugé scientiste des théoriciens de la science économique⁶³. Pourtant, au plan de la méthodologie scientifique, il semble bien que l'on puisse trouver un terrain d'entente entre Hayek et Popper, à telle enseigne que l'on pourrait même croire sur cette base que la philosophie de l'un coïncide parfaitement avec celle de l'autre. En effet, on sait que pour Popper l'idée

⁶² Cf. p. 246; trad. franç., p. 240.

⁶³ Cf. p. 286. La traduction française, p. 240, ne permet absolument pas de suivre l'argumentation nuancée et subtile de Popper.

selon laquelle les sciences théoriques visent à confirmer de manière définitive les lois de la nature procède d'une mauvaise compréhension du savoir qui nous est réellement accessible en science. Sur ce point, Hayek semble emboîter le pas à Popper, puisqu'il rejette lui aussi les visées confirmationnistes des économistes contemporains. Ceux-ci préfèrent, si l'on s'en remet à Hayek, une théorie quantitativement confirmable mais inadéquate à une théorie qui pourrait fort bien être vraie mais qui n'est pas, comme telle, confirmable sur la base de données statistiques. Traitant des problèmes spécifiques de l'inflation et du chômage, problèmes au sujet desquels les théories économiques diffèrent radicalement d'approche et proposent des explications complètement opposées les unes aux autres, Hayek affirme que la théorie keynésienne a généralement été préférée aux autres explications possibles précisément parce qu'elle a été considérée comme statistiquement confirmée⁶⁴. Ceux qui croient que cette théorie est incorrecte, et Hayek en est, n'ont donc d'autre choix que de rejeter la norme méthodologique qui exige que seules les théories confirmables sur la base de ce qui peut s'observer précisément, c'est-à-dire, à la limite, sur la base de ce qui peut être exactement calculé, soient scientifiquement acceptables. Ils n'ont d'autre choix que de critiquer le motif épistémologique au nom duquel la communauté des économistes opte majoritairement en faveur d'une théorie qui est peut-être la seule à pouvoir satisfaire à cette exigence, à savoir la théorie keynésienne^{65 66 67}.

Saisir la portée réelle de l'argument de Hayek n'est pas chose aisée: on le mésinterpréterait si on le rangeait d'emblée du côté de ceux qui estiment que les sciences sociales ne sont pas des sciences *au même titre* que les sciences physiques. Ce serait ne pas comprendre son propos si on lui faisait dire que, parce que les théories économiques ne sont pas confirmables, il faut envisager que la science économique ne puisse jamais nous donner accès à un savoir qui soit *du même genre* que celui que procure la physique. Bien que les explications des économistes ne soient pas, selon Hayek, susceptibles d'être confirmées, cela ne veut pas dire pour autant qu'il soit prêt à admettre en science économique des théories qui ne soient pas empiriques, c'est-à-dire des explications qu'on ne puisse d'aucune façon mettre en rapport avec des faits constatables. Seulement, Hayek se refuse à croire que le critère de démarcation entre théorie empirique et théorie non empirique dans le champ de l'économie soit la confirmabilité statistique, et c'est là la clé de son argumentation. Le seul critère de scientificité auquel il faille se soumettre suivant Hayek, et cela en économie aussi bien qu'en physique, c'est la réfutabilité des théories⁶⁸, et non leur

⁶⁴ Cf. *The Essence of Hayek, op. cit.*, chap. 14, p. 266-277.

⁶⁵ Cette affirmation est au coeur de l'allocution prononcée lors de la réception du prix Nobel: cf. *loc. cit.*, p. 274.

⁶⁶ «It seems to me that this failure of the economists to guide policy more successfully is closely connected with their propensity to imitate as closely as possible the procedures of the brilliantly successful physical sciences — an attempt which in our field may lead to outright error» (p. 266).

⁶⁷ «... we find the curious situation that the (Keynesian) theory, which is comparatively best confirmed by statistics because it happens to be the only one which can be tested quantitatively, is nevertheless false. Yet it is widely accepted only because the explanation earlier regarded as true, and which I still regard as true, cannot *by its very nature* be tested by statistics» (F.A. Hayek, «Inflation, the Misdirection of Labour, and Unemployment», in *The Essence of Hayek, op. cit.*, p. 7.).

⁶⁸ «... in the sense that it might be proved false», *loc. cit.*, p. 269.

éventuelle confirmabilité quantitative. Il n'est pas nécessaire ici de reconstruire l'argument à l'aide duquel Hayek prétend pouvoir rendre compte adéquatement des phénomènes indésirables que sont l'inflation et le chômage, et il n'est pas même nécessaire de savoir si cette explication est vraie pour saisir l'enjeu de la prise de parti antiscientiste qui la commande. Pour le propos qui est le mien ici, il doit nous suffire de comprendre pourquoi, suivant Hayek, nous devons préférer une théorie vraie mais qui ne rend possible aucune prédiction chiffrable — c'est-à-dire un système d'énoncés explicatifs qui ne permet pas qu'on en déduise rigoureusement au moins une formule numérique précise susceptible d'être effectivement calculée à partir des données disponibles et qui ait valeur de test pour la théorie avancée — à une théorie qui peut être ainsi testée mais qui, pour des raisons qui concernent en propre les phénomènes que l'on cherche à expliquer, doit être tenue pour défectueuse, voire carrément fausse. Or, parce que les sciences sociales prennent pour objet ce que Hayek appelle des situations «essentiellement complexes», c'est-à-dire des phénomènes dont on ne peut véritablement rendre compte qu'en s'en remettant à des modèles comportant un très grand nombre de variables, ou encore à des calculs qui ne procurent que la forme abstraite des phénomènes en jeu et pour lesquels les paramètres concrets restent inaccessibles, c'est leur créer un tort irréparable, ou à tout le moins exiger d'elles ce qu'elles ne sauraient donner, que de leur demander qu'elles se conforment à des canons de précision et d'exactitude tirés des sciences physiques, où le contrôle rigoureux des facteurs explicatifs est expérimentalement possible⁶⁹.

À première vue, suivant l'argumentation développée par Hayek, on pourrait croire que si l'économique échoue, dans sa version keynésienne à tout le moins, à expliquer correctement et à enrayer un mécanisme social aussi complexe que celui que l'on décrit sous le nom de «stagflation», c'est bien parce que les esprits scientifiques qui oeuvrent dans cette discipline se méprennent sur ce qui fait la scientificité des théories empiriques. Leur scientisme foncier origine d'une telle erreur de perspective. Mais on pourrait également penser que Hayek se fait le critique du keynésianisme parce qu'il a lui-même en poche une solution de rechange à ces fléaux sociaux. Une telle interprétation de la pensée de Hayek, pour juste qu'elle soit, n'en est pas moins superficielle. Hayek n'est pas ici préoccupé par le fait que les économistes se leurrent sur la méthode réellement suivie par les physiciens dans la mise à l'épreuve de leurs explications diverses: au contraire même, puisqu'il tient pour acquis que la confirmabilité quantitative des théories est effectivement possible en sciences physiques, même si ce n'est pas le cas en sciences sociales. Mais là où les économistes se trompent, suivant Hayek, c'est quand ils se croient obligés,

⁶⁹ C'est également là, me semble-t-il, un des arguments les plus percutants de *Scientisme et sciences sociales*: «La distinction entre l'explication du seul principe qui produit un phénomène et l'explication qui nous permet de prédire des résultats précis est d'une grande importance pour la compréhension de la méthode des sciences sociales (...) La meilleure illustration dans le domaine des sciences sociales en est probablement la théorie générale des prix telle qu'elle est présentée par exemple par les systèmes d'équations de Walras et de Pareto. Ces systèmes montrent simplement le principe de cohérence entre les prix de diverses marchandises qui entrent dans le système: si on ne connaît cependant pas les valeurs numériques de toutes les constantes qui s'y trouvent — et nous ne les connaissons jamais — on ne peut pas prédire les résultats précis d'un changement» (p. 41-42). Pareto, que cite Hayek (cf. p. 131, n. 37), a calculé que pour un micro-système de 100 individus et de 70 marchandises, il y aurait 70 699 équations à résoudre. Inutile d'insister sur la grandeur fabuleuse d'un tel nombre pour une population de 250 millions d'individus. «Cela dépasse pratiquement la puissance de l'analyse algébrique», nous dit Pareto, qui conclut: «Dans ce cas (il parlait, pour sa part, d'un système comptant 40 millions d'individus et quelques milliers de marchandises), les rôles seraient changés et ce ne seraient plus les mathématiques qui viendraient en aide à l'Économie politique, mais l'Économie politique qui viendrait en aide aux mathématiques» (*Manuel d'économie politique*, 2e éd., Paris, 1927, p. 233-234).

Voir aussi «The theory of complex phenomena», article écrit par Hayek pour le recueil intitulé *The Critical Approach to Science and Philosophy. Essays in Honor of K.R. Popper*, Mario Bunge ed., New York, 1964. Voir aussi la leçon inaugurale donnée à l'Université de Salzbourg, alors que Hayek y était professeur invité: *Die Irrtümer des Konstruktivismus und die Grundlagen legitimer Kritik gesellschaftlicher Gebilde*, Munich, 1970, republié par l'Institut Walter Eucken, Tübingen: J.B.C. Mohr, 1975.

pour respecter la norme de scientificité, d'exiger que leurs théories propres soient confirmables *au même degré* que les théories physiques, ce qui représente selon lui une exigence beaucoup trop forte et non nécessaire pour que les théories économiques soient vues comme scientifiquement acceptables. Toutefois, ce n'est pas là l'essentiel. Hayek affirme que la science économique doit renoncer à tout jamais à aspirer à une connaissance aussi puissamment explicative que celle de la physique mathématique: jamais, selon lui, il ne sera possible d'avoir des théories économiques qui permettront qu'on en dérive des prédictions quantitatives aussi précises que celles qui font la gloire des physiciens et ingénieurs. En conséquence de quoi il convient de renoncer définitivement à rechercher en sciences sociales cette sorte de savoir qui nous permettrait de prévoir à coup sûr ce que l'avenir nous réserve et qui rendrait possible une planification efficace et désirable des institutions sociales. Il n'est pas plus souhaitable et possible de tracer infailliblement les plans du développement d'une langue naturelle au sein d'une communauté de locuteurs qu'il n'est possible et souhaitable d'arrêter d'avance très précisément les lignes de force suivant lesquelles le marché fluctuera au sein d'une communauté de producteurs et de consommateurs de biens agissant librement. Et c'est bien parce qu'il n'est possible à personne de savoir exactement tout ce qu'il faudrait savoir pour être en mesure de prédire ce qui se passera à moins que telle ou telle mesure ne soit prise que Hayek s'affiche finalement contre tout «*social engineering*», c'est-à-dire contre toute tentative pour construire en sciences sociales un savoir qui pourrait laisser croire qu'il rend possible le même genre d'opérations et d'interventions que celles que permettent les sciences physiques. Il serait donc absolument illusoire de penser que Hayek se fait le propagandiste d'une théorie économique qui promet autant que la théorie dont elle se veut la critique radicale. S'il reproche en particulier aux keynésiens (mais la critique est, *mutatis mutandis*, généralisable à l'ensemble des sciences sociales) d'avoir cru et d'avoir fait croire que la science économique est telle qu'elle permet d'arrêter des solutions pratiques définitives à des problèmes sociaux ou économiques, ce n'est pas pour prétendre ensuite détenir «la» solution au problème du chômage et de l'inflation. Pourtant, Hayek affirme néanmoins avoir élaboré une théorie économique empiriquement fondée, et même vraie, en tout cas épistémologiquement acceptable même si elle n'est pas statistiquement confirmable, et surtout préférable à celle de ceux qui ont «la prétention de savoir», c'est-à-dire à toute théorie qui laisserait croire que son pouvoir d'explication est tel qu'on peut s'en servir pour faire advenir à volonté les situations sociales qui nous paraîtraient éminemment préférables à d'autres.

Et si l'on mesure toute l'ampleur et la portée de l'analyse de Hayek, on ne peut que constater à quel point est centrale cette notion du scientisme. Est *scientiste* suivant Hayek toute personne qui croit pouvoir connaître le monde social avec l'acuité et l'exactitude qu'exigeraient des interventions politiques et économiques aussi définitives et assurées. Pour lui, la faillibilité de l'économiste est toujours plus grande que celle de l'ingénieur-physicien. Est antiscientiste toute personne qui oeuvre à faire en sorte que l'idéal du savoir mis en avant par ceux qui ont subi l'influence néfaste, et souvent combinée, de l'hégélianisme et du saint-simonisme ne soit plus poursuivi dans l'ensemble des sciences sociales, et au tout premier chef en économique. Le scientisme est la marque de commerce de l'esprit polytechnicien que les positivismes, aussi bien celui de Comte que celui de Neurath, ont habituellement affectionné. Il est le fait de ceux qui, en sciences sociales, croient pouvoir détenir un savoir qui les habiliterait à tenter de construire — de propos délibéré — des institutions qui fonctionneraient nécessairement selon les plans prévus.

Au point où nous en sommes dans l'analyse, il faut constater que nous sommes allés au-delà des apparences. Malgré que, sur des questions de fond, l'accord entre Hayek et Popper fût complet, une

réflexion sur la nature de ce que l'un et l'autre identifiaient sous le vocable «scientisme» s'avéra propice à faire voir que leur philosophie des sciences sociales respective est antagonique. Cet antagonisme était jusque-là resté dans l'ombre et il importait de faire plus de lumière. Le bilan est le suivant: alors que Popper prône le renversement de l'historicisme au profit de l'implantation de la «mentalité technologique» en sciences sociales, Hayek est d'avis qu'il est généralement trompeur de proposer un tel idéal en sciences sociales, et tout particulièrement aux économistes, puisque les possibilités de développer cette discipline de manière qu'elle soit en mesure de fournir des instruments d'intervention aussi sûrs et efficaces que ceux que permettent d'élaborer les sciences physiques gisent au-delà de tout espoir raisonnable.

5.- Deux philosophes non réconciliés

S'il convenait de faire ressortir la différence fondamentale entre la position de Hayek et celle de Popper, c'est que, de la sorte, la question du scientisme devenait celle du statut épistémologique des sciences sociales. Ainsi se trouve posée la question de savoir si ce groupe de disciplines, au premier rang desquelles Hayek et Popper s'entendent pour mettre l'économie, fait place à la même logique de la découverte et à la même méthodologie que celles qu'on trouve à l'oeuvre dans les sciences physiques. Pour apprécier à leur juste valeur les réponses respectives de Hayek et de Popper à ces questions, il fallait voir que la réponse de chacun à cette question constituait en quelque sorte une réaction à la réponse de l'autre. Comprise en ce sens en tout cas, celle de Popper s'éclaire d'un jour nouveau. Popper a, en fin de compte, très peu traité des questions épistémologiques relatives aux sciences sociales. Tout compte fait, seuls les deux ouvrages dans lesquels nous avons puisé aussi bien pour reconstruire son concept du scientisme que les arguments opposés à ceux de Hayek ont une pertinence directe sur ces questions. Or, s'il est facile d'identifier quelles sont les positions adverses que Popper entend entamer dans ses autres ouvrages, j'ai voulu montrer qu'à tout le moins l'interlocuteur privilégié de Popper quand vient le temps de s'adresser aux questions soulevées par les sciences sociales n'est pas nécessairement l'historiciste, vocable sous lequel il n'est pas toujours facile de subsumer des visages connus. Qui plus est, s'il est relativement facile de voir en quoi Popper s'oppose, concernant l'épistémologie des théories physiques, au courant positiviste qui culminait il y a maintenant cinquante ans, il n'est pas facile de voir clairement si cet antipositivisme se maintient dans son épistémologie des théories sociales.

Chose certaine, il est difficile de cerner d'emblée quel courant de pensée Popper entend miner dans sa critique du scientisme, et si nous discernons rapidement l'identité des adversaires qu'il vise quand il condamne le «naturalisme méthodologique dogmatique», nous ne voyons pas aussi bien de qui il pourrait s'agir quand il est question de ceux qui, par illusion d'optique, ne voient pas que les sciences sociales sont similaires aux sciences physiques. À première vue, Popper semble s'en prendre à tous ceux qui, sans réfléchir plus avant sur le sens de ce qu'ils disent, élaborent en sciences sociales des stratégies de langage qui empruntent au jargon technique des sciences physiques, mais qui ne font qu'un usage vaguement métaphorique des termes qu'on y emploie. En un sens, condamner le scientisme, c'est d'abord et avant tout, pour Popper, condamner une pratique qui n'est scientifique qu'à la surface des mots et qui n'atteint vraiment jamais à l'ordre des concepts précis. Condamner le scientisme, c'est condamner l'esprit scientifique fantoche.

Le scientisme semble d'abord et avant tout être pour Popper une pratique de faussaire. Le discours scientiste n'est rien d'autre que du toc. Partant, c'est un système de pensée extérieur à la science, et condamné à rester étranger à la scientificité authentique. Mais alors, puisque le scientisme ne représente

absolument pas l'esprit scientifique véridique, et puisque ceux qui, en sciences sociales, imitent les sciences physiques sous leur allure purement extérieure laissent intact le projet d'en imiter les véritables façons de faire, pourquoi faudrait-il condamner sans recours toute tentative qui serait faite pour s'en inspirer sur le plan méthodologique? N'est-il pas possible et souhaitable au contraire de tirer le maximum de profit de procédures qui y ont fait leurs preuves et dont on a des raisons de croire qu'elles pourraient donner des résultats équivalents dans d'autres sphères d'activité cognitive? De cette façon, il n'est pas question d'imiter superficiellement le langage mathématique de la physique mais d'imiter plutôt les procédés par lesquels nous sommes parvenus à développer effectivement le champ de nos connaissances de la réalité physique. S'il est pensable que l'imitation des méthodes authentiques par lesquelles la physique s'est développée donne des résultats cognitifs intéressants en sociologie ou en économie, il devrait être souhaitable de chercher à y transposer, *mutatis mutandis*, des méthodes élaborées par des physiciens pour régler les problèmes propres à leur discipline et de tenter de construire en sociologie ou en économie des concepts et à mettre au point des procédures de test d'hypothèses qui soient en un sens analogues aux concepts et aux procédures qui ont porté fruit en physique ou en biologie. C'est ce langage que nous tient Popper et c'est cette question qu'il adresse à l'interlocuteur non identifié de certaines sections de *Misère de l'historicisme*: qu'il s'agisse bel et bien de Hayek ou non, cette question nous semble tout particulièrement devoir lui être destinée.

Mais en plus de rejeter la forme pronaturaliste du scientisme, Popper adresse également une critique subtile à cette autre forme de scientisme que nous n'avons d'autre choix, pour suivre les façons de s'exprimer propres à Popper, que de caractériser d'antinaturaliste. Ainsi, tout comme l'historicisme du reste, le scientisme connaîtrait deux figures essentielles. En un second temps donc, Popper assimile aux scientistes ceux qui condamnent le recours aux méthodes des sciences physiques dans le contexte de la recherche en sciences sociales. C'est pourquoi Popper croit même que dans le combat contre les partisans du «naturalisme méthodologique dogmatique», une arme extrêmement puissante «consiste à montrer que quelques-unes des méthodes qu'ils attaquent sont fondamentalement les mêmes que celles qu'on emploie dans les sciences naturelles»⁷⁰. Mais dans la mesure où le scientisme tel que vu par Popper participe à la fois du pronaturalisme et de l'antinaturalisme méthodologiques, il n'est pas aisé d'y circonscrire une figure cohérente. Comment se peut-il donc que soit scientiste l'esprit scientifique qui condamne le recours aux méthodes des sciences naturelles en sciences sociales et qui, néanmoins, use sans discernement d'un langage qui est pratiquement constitué par le biais d'une métaphorisation des concepts empruntés aux sciences physiques? L'explication me semble être la suivante. Le scientisme est, en sciences sociales, pronaturaliste dans la mesure où, méinterprétant la nature réelle des méthodes effectivement utilisées en sciences physiques, il est l'attitude de ceux qui cherchent à imiter ces méthodes mal comprises. Ou au contraire, il est antinaturaliste dans la mesure où, se méprenant justement sur ce que sont ces méthodes, il en condamne péremptoirement l'usage. Nous touchons ici aussi bien à ce qui fait l'originalité de la caractérisation poppérienne du scientisme qu'à ce qui assure la cohérence d'une figure épistémologique qui a les apparences d'un *Janus bifrons*.

On se souviendra cependant que Hayek utilise le terme «scientisme» pour désigner l'«imitation de la Science», mot qu'il écrit délibérément avec une majuscule. Comme il se doit, Popper cite correctement

⁷⁰ *Misère de l'historicisme*, p. 64.

ce texte ⁷¹. Popper poursuit cependant sa note de la façon suivante: «(I)ci on l'emploie (Popper parle du terme «scientisme») plutôt pour signifier l'imitation de *ce que certains prennent à tort* pour la méthode et le langage de la science». On notera que la seconde occurrence de «science», c'est-à-dire celle qui se trouve non pas dans la phrase citée de Hayek mais bien dans celle de Popper, ne comporte pas de majuscule. On ne trouve pourtant dans le texte de Popper aucune explication à ce sujet et il est probable que plusieurs lecteurs n'auront pas fait la différence. Il en existe pourtant une, puisque, comme on l'a vu, Hayek désigne par le mot «Science» certaines disciplines scientifiques à l'exclusion d'autres et, qui plus est, il tente de cerner ainsi une certaine configuration épistémologique développée par ces disciplines au cours d'une période relativement récente puisqu'elle date de la fin de la première moitié du dix-neuvième siècle. Pour une raison que l'on s'explique mal, Popper passe sous silence cette distinction sans laquelle il ne nous semble pas possible de rendre justice à la thèse antiscientiste de Hayek. Nous ne pouvons pas même être assurés que Popper ait lui-même aperçu la différence. Chose certaine, il n'en tient pas compte. Il lui importe davantage de construire son propre concept du scientisme autrement que ne le fait Hayek, de manière à s'en démarquer. Le scientisme devient ainsi l'apanage de ceux qui se trompent lourdement sur ce qui fait la spécificité de la connaissance scientifique. Il devient la marque de commerce de ceux qui, ne comprenant pas correctement comment le savoir se développe dans les sciences empiriques, condamnent trop rapidement le projet d'imiter la méthode des sciences physiques en sciences sociales ou encore proposent d'en imiter le langage ou la méthode sans se rendre compte qu'ils proposent en fait d'en imiter métaphoriquement le langage et illusoirement la méthode.

Ainsi donc, quand il est pronaturaliste, le scientisme se fait le propagandiste d'un modèle de la science qui n'en est véritablement que la contrefaçon, et quand il est antinaturaliste, il dénie la possibilité de viser en sciences sociales un objectif qu'il prête aux sciences physiques et qui n'est pourtant qu'une illusion d'optique. De la sorte, ce qui assure la cohérence de la figure poppérienne du scientisme, c'est qu'en tout état de cause, ce terme exprime un concept de l'activité théorique en science empirique qui est en porte-à-faux et qui, pour cette raison, canalise l'effort de recherche, tout particulièrement dans le champ des sciences sociales, dans des directions qui ne mènent nulle part. Et si l'historicisme est une méthode de misère pour les sciences sociales, ainsi que le dit Popper, c'est que le scientisme qui l'anime est une épistémologie ruineuse.

Dès lors, qu'il s'agisse de «traiter des collectivités comme si elles étaient des corps physiques ou biologiques»⁷², qu'il s'agisse de rechercher «les lois naturelles de succession»⁷³, qu'il s'agisse encore d'opter pour le holisme plutôt que pour l'individualisme méthodologique, d'adopter une épistémologie inductiviste plutôt que déductiviste, ou encore de formuler ses arguments explicatifs par le biais de métaphores qui font passer pour théorie ce qui n'est que rhétorique: ce sont là des trompe-l'oeil qui servent à faire passer des arguments fragiles pour plus sérieux qu'ils ne sont, des artifices parfois brillants qui parent la pensée mais n'apportent en fait aucune connaissance authentique. Si le scientisme représente un danger méthodologique réel, c'est non pas qu'il exige des chercheurs *la même* rigueur de pensée en sciences sociales qu'en sciences physiques, mais plutôt qu'il promet l'acquisition d'un savoir qui ne peut être atteint qu'autrement. Alors que Hayek condamne le projet de faire emprunter aux diverses

⁷¹ Ibid., section 27, n. 1. Ce texte se trouve à la p. 5 de *Scientisme et sciences sociales*.

⁷² Ibid., section 27, n. 10, p. 168.

⁷³ Ibid., section 27, p. 107-108.

disciplines des sciences sociales les mêmes voies de développement que celles qui ont réussi en physique, en chimie et en biologie, Popper pense qu'au contraire, c'est là la route de leur succès éventuel.

Sans aller jusqu'à dire qu'il se méprend fondamentalement sur la vraie nature épistémologique des méthodes qui ont assuré le progrès des sciences naturelles, il faut néanmoins voir que, pour des raisons qui sont magistralement exposées et que Popper n'analyse pas suffisamment, Hayek rejette l'applicabilité de telles méthodes en sciences sociales, et tout particulièrement en science économique. Le débat se complique quand on voit, ce que Popper semble avoir bien vu, que Hayek reconnaît aux seules sciences physiques la possibilité d'être rigoureusement confirmées sur la base de tests quantitatifs qui ne laissent place à aucun doute raisonnable. Hayek croit donc en la possibilité d'acquérir un savoir pratiquement certain dans cet ordre de questions, un savoir qui garantisse absolument le développement d'un contrôle technique de la nature. C'est donc dire qu'autant il est antipositiviste en sciences sociales, autant il semble positiviste en sciences physiques. C'est pourquoi il faut penser que Hayek est «scientiste» aux termes de la définition que Popper donne de ce concept. On pourrait certainement prétendre que c'est parce qu'il accorde trop de crédibilité aux sciences physiques qu'il est enclin à en moins prêter aux sciences sociales. Ce débat entre Hayek et Popper reste ouvert.

Par contre, Popper n'accepte pas que la spécificité des sciences sociales soit suffisante pour qu'on leur accorde un statut épistémologique particulier. C'est en vain qu'on revendique pour ces disciplines une sorte d'autonomie méthodologique, car le savoir qu'on est susceptible d'y acquérir est de même nature que celui qu'on doit rechercher en sciences naturelles. On l'acquerra donc par les mêmes voies. Cela n'est pas dire que les sciences sociales n'ont pas d'originalité épistémologique, bien au contraire: les réflexions de Popper sur ce qu'il appelle l'«effet Oedipe» (le fait qu'une prédiction, en économique par exemple, puisse éventuellement contribuer, précisément parce qu'elle a été faite par quelqu'un de crédible, à faire advenir l'état de choses prédit) ou encore sur la méthode de l'hypothèse zéro (qui correspond, en économique, à l'acceptation du principe de rationalité malgré que l'on sache parfaitement bien que ce qu'il affirme est faux) témoignent qu'au contraire, Popper a mis en évidence certaines caractéristiques méthodologiques propres à cet ensemble de disciplines. Popper n'a cependant pas cru que ces marques distinctives avaient nécessairement pour conséquence que la portée du savoir-faire qu'on dériverait des sciences sociales serait moindre qu'en sciences naturelles. Ainsi, tout en demeurant politiquement très proche de Hayek, son parti pris en faveur d'une société ouverte ne doit pas être confondu avec le parti pris de Hayek en faveur d'une société où il est déraisonnable de vouloir intervenir pour modifier en un sens voulu la situation qui prévaut. Il n'en reste pas moins qu'autant le savoir social est faillible, autant le savoir physique est révisable. Si la mentalité technologique peut aussi bien être adoptée dans un domaine que dans l'autre, c'est à condition de ne pas perdre de vue qu'ici et là le savoir est fait de conjectures et de tentatives de réfutation, d'essais et d'erreurs. À toutes fins utiles, Popper ne concède absolument pas à Hayek que les sciences sociales, et l'économie en particulier, ne fournissent pas cette sorte de savoir qui donne la possibilité de transformer, selon des visées conscientes et malgré que nos actions donnent souvent lieu à des conséquences non recherchées et indésirables, le monde environnant. Par suite, parce qu'il propose un système épistémologique dans lequel, malgré des différences notables entre ces champs du savoir, on puisse traiter d'équivalentes les sciences physiques et les sciences sociales, Popper est «scientiste» au sens que Hayek donne à ce terme. On pourrait penser que c'est parce qu'il diminue la validité de la physique qu'il fait de l'économie une science équivalente. Cette controverse entre Popper et Hayek est loin d'être close.

